

65/2

Février
1965
N° 2
mensuel



Brabant

tourisme



« BRUXELLES LA NUIT. »

(Photo : Cromagnon)

Fédération Touristique de la Province de Brabant

A.S.B.L.

4, RUE SAINT-JEAN
BRUXELLES 1

TEL. 13.07.50

PRIX DU NUMERO : 15 F

COTISATION : 100 F

ETRANGER : 120 F

C.C.P. 3857.76

Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

SOMMAIRE

- Les tapisseries de la Victoire des Vertus p. 2
- Le comte de Borchgrave d'Altena a bien mérité du Brabant, par M.-A. Duwaerts p. 5
- L'église de Machelen-lez-Vilvorde, par Joseph Delmelle p. 7
- Petites barrières, grandes améliorations, par A.V.W. p. 10
- Nos Tours démolies en Brabant, par C. Derie du Bruncquez p. 13
- Maurice Carême, Prix du Brabant, par Joseph Delmelle p. 17
- Un nouveau village vient de naître en Brabant, par Marie-Claire Bourdoux p. 19
- A Vollezele, Hérinnes et aux alentours, par Emile Poumon . . . p. 20
- Nos conférences d'hiver, par Yves Boyen p. 24
- Le Journal d'une Forêt, par Gilbert Ninanne p. 29
- Le semi-metro, par A.V.W. . . p. 31
- Cœur rouge sur carton blanc, par Alex. Volont p. 34

Revue affiliée à l'Association des Journaux Périodiques Belges et Etrangers. Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

NOTRE COUVERTURE :

Quatre tapisseries du XVI^e siècle soulignant la Victoire des Vertus sont exposées en ce moment aux Musées royaux d'Art et d'Histoire.

Voici : « l'homme tenté », détail de la tapisserie de la Danse.

Editorial

NOUVEAU MUSÉE EN BRABANT

À l'initiative d'une série de personnalités du monde des transports et avec l'appui décisif de M. Bertrand, Ministre des Communications, et de M. de Néeff, Gouverneur de notre province, il a été décidé de créer en Brabant un Musée national des Transports. Une association sans but lucratif a été constituée à cet effet et c'est notre président, le député permanent Van Bever, qui a été choisi par le Conseil d'administration pour présider à ses destinées.

On ne peut que se réjouir de cette initiative qui a pour but de doter notre pays, qui a été l'un des premiers à s'intéresser à tous les modes de transports en commun et notamment aux chemins de fer, d'un véritable musée vivant, rassemblant et exposant tout le matériel et la documentation relatifs aux transports. Des efforts louables avaient déjà été entrepris dans le passé. Il furent marqués d'un réel succès. Citons : le Musée des chemins de fer de la Gare du Nord à Bruxelles et le Musée des chemins de fer vicinaux à Schepdaal.

Le projet qui a vu le jour aujourd'hui vise plus haut : édifier à Tervuren ou plus exactement sur le territoire de Wezembeek-Oppem face au Musée Royal de l'Afrique Centrale, un ensemble répondant aux buts de ses promoteurs.

Comme l'a fort bien dit le Ministre des Communications en installant le nouveau Conseil d'administration du Musée des Transport, « déjà, grâce à des efforts individuels, tant d'administrations que de constructeurs, de nombreuses pièces de collection, telles que locomotives, wagons et accessoires, ont pu échapper à la démolition. A côté de ce matériel heureusement conservé, il existe bien d'autres modèles en réduction, exécutés par les élèves de nos ateliers d'apprentissage et qui témoignent de l'adresse et du sens artistique de nos hommes du rail ».

Nous applaudissons sans réserve au désir formel exprimé par M. Bertrand lorsqu'il prit soin d'ajouter que « ce musée ne devrait pas seulement être une exposition statique, mais un ensemble vivant qui serve à montrer l'évolution des transports ».

En toute justice, nous reconnaissons que le travail imparti aux hommes dévoués à cette nouvelle tâche sera d'envergure; mais empressons-nous de souligner que ce qui a été possible dans d'autres pays européens doit l'être également en Belgique et ayons confiance : il en sera fait ainsi.

M.-A. DUWAERTS.



DETAIL DE LA TAPISSERIE
DE LA JUSTICE : L'ORGUE

« L'homme coupable se voit poursuivi, renversé, menacé de l'épée brandie de la Justice. D'allégoriques personnes s'agitent autour de l'une d'elles, que sa cuirasse n'a pas empêchée d'être vaincue et jetée à terre; c'est la Violence qui, selon la volonté du Juge Eternel tout proche, est réprimée par la Justice. Or celle-ci, est elle-même arrêtée dans son emportement contre le pécheur par l'intercession de deux dames à l'admirable expression de fermeté douce, protectrices de l'homme faillible et en qui l'on peut voir la Miséricorde et la Mansuétude. Et tout finit par de la musique. Somme toute, ce n'est pas la Justice, ce n'est pas une Vertu qui est victorieuse, mais un ensemble de Vertus, la Vertu d'humanité. »

LA TAPISSERIE DE LA DANSE

« Quelques musiciens, dont le flûtiste. La joie de vivre éclate ici d'une manière discrète. Le visage intelligent, aimable et amusé du flûtiste n'est pas sans rappeler celui d'Erasmus. »

LES TAPISSERIES DE LA VICTOIRE DES VERTUS

IL nous a été donné, il n'y a guère, d'assister au vernissage de l'exposition de quatre somptueuses tapisseries bruxelloises datant du XVI^e siècle, déployées dans le grand salon d'honneur des Musées Royaux d'Art et d'Histoire au Cinquantenaire.

Accueilli par M. Pierre Gilbert, conservateur en chef, de nombreuses personnalités, parmi lesquelles MM. Van Acker, président de la Chambre; Lefèvre, Premier ministre; les ministres Janne, Van Elslande et Custers, le nonce apostolique; les ambassadeurs de très nombreux pays et plusieurs directeurs et conservateurs de musées belges... rehaussèrent cette inauguration de leur présence.

Au début de l'année 1963, un antiquaire américain proposa la vente de cette œuvre d'art, et si les autorités belges supérieures se sont laissées convaincre de l'énorme intérêt de cet achat, nous devons en remercier principalement M^{me} Calberg, alors conservateur au département intéressé, et M. Pierre Gilbert.

Que représentent ces tapisseries? Il s'agit d'une suite allégorique mettant en scène les vices et les vertus. Cependant, l'interprétation exacte des tableaux s'avère difficile: aucune inscription ne nous y aide. On opéra donc par comparaison. Il est certain que ces œuvres sortent d'un atelier bruxellois du XVI^e siècle; quant à l'auteur, son style porte à croire qu'il était de l'entourage de

Jean Van Roome, dit « de Bruxelles » qui travailla à la Cour de Marguerite d'Autriche.

Une étude plus approfondie n'a pas encore été possible à ce jour, et c'est à cette tâche que va s'atteler un spécialiste: M. Asselberghs, collaborateur libre aux musées.

En attendant, certains détails dans chacun des tableaux ont permis de les définir ainsi: « La danse », « La paix », « Le retour de l'enfant prodigue » et « La Justice désarmée par la Miséricorde ».

Il existe d'autres versions de plusieurs de ces tapisseries: deux à Saragosse, une et demie à Hampton Court, une à Lamego au Portugal. Ces doubles présentent quelques petites variantes qui, toujours comparativement, nous ont porté à citer 1520 comme date de la réalisation des tableaux acquis par les Musées Royaux.

D'après les catalogues de vente, il semble que ces magnifiques compositions furent tout d'abord amenées à Palencia par l'un ou l'autre évêque espagnol venu à la Cour de Charles Quint aux Pays-Bas, et qu'elles furent précieusement gardées là jusqu'en 1920, lorsque l'architecte Byene les acheta et les envoya en Amérique, pour les revendre un peu plus tard à Hearst, un magnat de la presse.

L'honneur de commenter ces somptueux tableaux revient à M. Pierre Gilbert, conservateur en chef des Musées.



DETAILS DE LA MEME TAPISSERIE :
LA DANSE

« Une jeune danseuse, inspirée sans doute des Grâces de Botticelli, mais moins élancée, moins diaphane, plus vive que les modèles florentins. L'attitude et la ressemblance de l'homme au visage épais, au nez court est frappante: Luther! Ce portrait lui donne, semble-t-il, une bonne trentaine d'années, âge qu'il avait quand sa popularité grandissait rapidement. Il est compréhensible que ses diatribes contre le célibat des prêtres aient suggéré de le représenter ainsi, abandonné au vertige des séductions féminines. Seulement ce portrait n'est nullement une caricature. Cranach, si grand admirateur de Luther, devait lui constater plus de vulgarité, et les nymphes dansantes ne ressemblent pas du tout à des instruments de perdition. L'une d'elles, il est vrai, a le sein nu, mais ses yeux se baissent sur le plaisir de la musique bien plus que sur celui de faire tourner tant de têtes. »

« A gauche, l'escadron des Vices, la Vanité, la Luxure, la Tentation..., personnages suffisants et dames orgueilleusement parées, dont se détourne avec une vertu tranquille, une dame au superbe maintien. »



DETAIL DE LA TAPISSERIE
DE L'ENFANT PRODIGE

En haut : Les amoureux.
En bas : Un jeune couple.

« La tapisserie de l'Enfant Prodige fait équilibre à la précédente par l'importance, au centre, du groupe qui lui vaut son nom, et autour duquel toute la composition s'organise. Ce groupe-clé du jeune étourdi auquel une courtesane soutire ses richesses était communément traité d'une façon ironique et truculente. Ici, l'enjôleuse a un air de réserve et de chagrin fort inattendu; et tout l'entourage se compose de couples si tendrement épris qu'il est bien difficile d'y voir un exemple à ne pas suivre. Il serait difficile de résister au charme de cette assemblée. Rien n'est plus touchant que la sollicitude avec laquelle un jeune homme regarde sa compagne, ou la confiance d'une femme s'appuyant à l'épaule de son compagnon plus âgé. Et tout autour tout résonne de musique. Les peintres du XV^e siècle avaient confié les instruments de musique surtout à des anges. L'influence de Giorgione et de son groupe, le magnifique progrès de l'art musical dans nos provinces, où la pratique des instruments s'était répandue dans les familles, explique ce règne de la musique dans le milieu élégant où nous introduisent les scènes de la tenture. »

« Cet ensemble est une œuvre maîtresse de notre art. La tenture prolonge par ses couleurs d'été, par le mouvement heureux de la composition, par l'élégance des attitudes et des costumes, et surtout par l'avenante honnêteté des visages, une fête de l'humanisme. Pourtant la conception décorative est encore gothique. Les personnages des différents plans s'étagent les uns au-dessus des autres, de presque toute leur taille, comme s'ils étaient présentés sur de hauts gradins. Tout au sommet seulement fuit l'horizon sous une bande de ciel. Cette disposition, adaptée à la verticalité de la muraille, procède encore des conventions très anciennes, orientales et romanes, qui visaient à mettre en communication les vivants et les figures murales. Au début du XVI^e siècle, la dignité de la présentation s'accommode d'un arrondi de maintien où se détend le gothique. La beauté corporelle commence à être, ainsi que la musique, reconnue comme un témoignage de l'universelle harmonie, dont la joie de vivre devient un signe. Ces tapisseries marquent merveilleusement l'éclosion de cette joie, encore discrète, et ennoblissent de se voir considérée comme un écho d'altitude.

Réjouissons-nous donc de voir revenue à Bruxelles cette œuvre d'une prenante harmonie, qui explique l'expansion européenne de notre art au temps où il passait avec courtoisie du Moyen Age à l'humanisme. »

LE COMTE DE BORCHGRAVE D'ALTENA A BIEN MERITE DU BRABANT

LA Députation permanente du Brabant a rendu tout récemment un hommage, ô combien mérité, au comte de Borchgrave d'Altena, conservateur en chef honoraire des Musées royaux d'Art et d'Histoire, au cours d'un réception intime au Palais du gouvernement provincial.

M. Jean de Néeff, entouré des membres de la Députation permanente; MM. Cantillon, Van Bever, Rowie, Malherbe, Courdent, Courtois et Gustave Kestelin, greffier provincial, a retracé, en termes choisis, la vie toute de labeur d'un défenseur ardent et résolu de notre patrimoine national et provincial.

« Je ne songe pas, Comte, a-t-il dit, à rappeler ici dans le détail les activités et l'incomparable influence que vous n'avez cessé d'exercer dans les domaines humanitaires et culturels, mais qu'il me soit permis de dire que, chercheur infatigable, vous avez parcouru toutes les régions de la Province et même du Pays, étudié chacune des localités de nos trois Arrondissements, vous en connaissez chaque sanctuaire, dont un grand nombre abrite des merveilles d'art. C'est également à vous que revient l'exceptionnel mérite d'avoir mis en évidence l'important patrimoine artistique qui est le nôtre et que l'étranger nous envie. C'est grâce à vous que des milliers de Belges ont eu la joie de connaître ces trésors dont l'existence aurait probablement été ignorée sans votre intervention.

» Vos publications sont si nombreuses qu'il est impossible de les citer toutes.

» Protecteur vigilant, travailleur consciencieux, défenseur énergique et redouté du patrimoine artistique de notre pays et surtout de notre chère Province, tels sont les titres pour lesquels la Députation permanente a décidé d'octroyer au Comte Joseph de Borchgrave d'Altena la médaille du souvenir de la Province.

» Mon cher Comte, en vous félicitant très chaleureusement au nom de la Députation permanente et en mon nom personnel pour la tâche ardue que vous avez assumée avec tant de panache, je forme le vœu que, comme par le passé, vous continuiez à prêter le précieux concours de votre science et de votre grande expérience au Comité des Correspondants.

» Veuillez accepter cette médaille comme une marque tangible de reconnaissance et d'admiration pour l'œuvre que vous avez accomplie en faveur du Brabant. »



C'est aux acclamations de l'assistance, parmi laquelle on relevait la présence des membres de la Commission Nationale des Monuments et des Sites conduits par leur président, M. Lefèbvre et leur secrétaire général M. Dufour, ainsi que les membres de la Commission provinciale, que M. de Néeff remit la médaille du souvenir du Brabant.

UNE ŒUVRE MONUMENTALE QUI FAIT AUTORITE

La Revue « Brabant » s'associe avec une joie infinie à l'hommage rendu par la Députation permanente à M. de Borchgrave d'Altena, dont nos lecteurs ont pu apprécier l'érudition féconde de plusieurs articles inédits publiés dans ses colonnes.

Le comte Joseph de Borchgrave d'Altena, conservateur en chef honoraire des Musées royaux d'Art et d'Histoire, est né à Horion-Hozémont,

le 31 mars 1895, dans cette province de Liège qu'il connaît si bien et à laquelle il est tant attaché. Archéologue et historien d'art éminent, il a eu une carrière féconde, consacrée entièrement à son pays. Son activité débordante est totalement et sans relâche vouée à l'étude et à la mise en valeur ainsi qu'à la défense des œuvres d'art et du patrimoine historique national.

Volontaire de guerre 1914, il fit brillamment la campagne aux 4^e et 24^e Régiment de Ligne. Il est capitaine commandant de réserve. Docteur en art et archéologie, professeur à l'Institut supérieur d'art et d'archéologie aux Musées royaux des Beaux-Arts, chargé de cours à l'Institut supérieur d'art et d'archéologie de l'Université de Liège, secrétaire général de la Société royale d'archéologie de Bruxelles, président de l'Office national des Musées, président du bureau d'iconographie de Belgique, ancien président des Bibliophiles liégeois et de l'Académie royale d'archéologie de Belgique, est-il besoin de dire que ses leçons furent toujours un régal pour ceux qui eurent et qui ont encore le privilège de l'écouter.

Homme de science, mais également homme de goût, héritier d'une ancienne famille aussi bien flamande que wallonne par ses origines et son histoire, bruxelloise par prédilection, le comte Joseph sut ainsi, à la tête de nos Musées royaux d'Art et d'Histoire, lutter pour que son institution soit digne de notre pays.

Simple et bienveillant, il écoutait tout un chacun et épaulait, dans la mesure de ses moyens, toute initiative qui lui paraissait défendable.

Véritable humaniste, il est toujours intéressé à toutes les disciplines et ses découvertes sont nombreuses. C'est lui, notamment, qui a révélé et mis en lumière les œuvres de nos imagiers brabançons et, particulièrement les retables créés à Bruxelles et à Anvers, et conservés aujourd'hui en Suède, en Norvège, au Danemark, en Finlande, dans le Nord de l'Allemagne, en Westphalie, en Rhénanie, dans le Hanovre, en France et dans bien d'autres pays encore.

Faut-il rappeler qu'il découvrit le portail d'Huldenberg qui démontra que ce style dit slutérien n'était pas inconnu dans les régions rurales du Brabant. C'est encore lui qui fit ressortir la valeur des stalles de l'église Saint-Sulpice à Diest.

Son activité de chercheur a été telle qu'il fau-

drait des heures pour la relater; mais son but unique a toujours été la défense des Monuments, des Sites ou Œuvres d'art menacés de disparition ou de transfert à l'étranger. Faut-il souligner également avec quelle chaleur il prit, le premier, la défense de la chapelle de Nassau aussi bien par la plume que par la parole. Et ceux qui le connaissent bien savent combien sa parole peut être ardente, passionnée même. Toujours on trouvera le comte Joseph à la tête d'un combat juste et honnête.

La jeunesse l'a toujours attiré et il faut voir avec quelle patience il initie à l'Art les tout jeunes qui l'entourent et le suivent avec enthousiasme au cours de visites guidées.

Pas une exposition importante, pourrait-on dire, ne s'est élaborée sans lui dans le pays depuis quarante ans. Que d'excursions n'a-t-il organisées et accompagnées et combien n'en organise-t-il pas encore ! Ses ouvrages et articles sont si nombreux qu'il est impossible de les citer tous. Une bibliographie sommaire de ses écrits comporte dix-sept pages et énumère une centaine de titres dont il est l'auteur.

De grands ouvrages font autorité et sont considérés aujourd'hui comme classiques. Citons :

« Notes et Documents pour servir à l'Histoire de l'Art et de l'Iconographie en Belgique » (2 volumes).

« Décors d'intérieurs mosans » (4 volumes).

En ce qui concerne le Brabant, il a réalisé une œuvre monumentale qui fait autorité. Le recueil « NOTES POUR SERVIR A L'INVENTAIRE DES ŒUVRES D'ART DU BRABANT », est un travail de longues et minutieuses recherches, il comprend trois volumes, et chacun de ces volumes concerne un arrondissement. Son ouvrage consacré à l'Arrondissement de Louvain lui a d'ailleurs valu de la part de l'Académie royale de Belgique, le prix quinquennal Edmond Marchal.

De tant de labeur érudit, que faut-il admirer de plus en vous, comte Joseph de Borchgrave d'Altena ?

Sans doute votre éternelle jeunesse qui fait qu'aujourd'hui comme il y a cinquante ans vous pouvez toujours vous enthousiasmer.

Maurice-Alfred DUWAERTS.

En touristes avisés, préparez dès aujourd'hui vos futures évasions printanières en vous procurant nos

« 31 ITINÉRAIRES EN BRABANT »

Bureau d'accueil : 2, rue Saint-Jean, Bruxelles. — C.C.P. : 3857.76. — Prix : 25 F (Membres : 20 F).

L'ÉGLISE DE MACHELEN-LEZ-VILVORDE

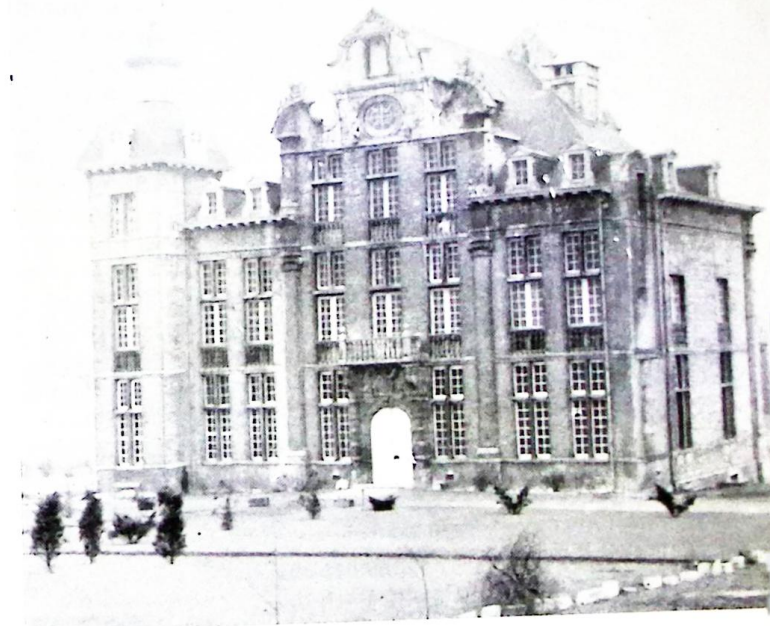
MACHELEN, près de Vilvorde, garde, de son passé, un prestigieux témoin : le château de Beaulieu. C'est, a fait remarquer Franz Hellens, un « chef-d'œuvre architectural, l'un des plus rares et des plus authentiques ». On sait que, construit en 1654 pour Lamoral-Claude-François de la Tour et Tassis, Grand Maître des Postes, il est le seul survivant des châteaux blasonnant autrefois la verdoyante région du canal, prolongement de l'une des plus fameuses promenades bruxelloises. Le site a été profondément modifié par l'industrialisation mais l'admirable demeure, sauvée de la ruine par Charles Mertens, a survécu miraculeusement et se dresse toujours sur le territoire du village flamand où, comme nous l'avons rappelé, il y a quelques mois, le romancier wallon Jean Tousseul a longtemps vécu.

Machelen, toutefois, possède un autre monument digne, lui aussi, d'une spéciale attention. Cet autre monument, c'est sa vieille église consacrée à Sainte-Gertrude, fondatrice du chapitre de Nivelles. D'emblée, ce patronage illustre les rapports étroits qui, jadis, ont uni le Brabant flamand au Brabant roman. Machelen s'appela d'ailleurs, pendant très longtemps, Machelen-Sainte-Gertrude. L'abbaye noble de Nivelles y eut des droits très étendus.

La vieille église consacrée à Sainte-Gertrude.



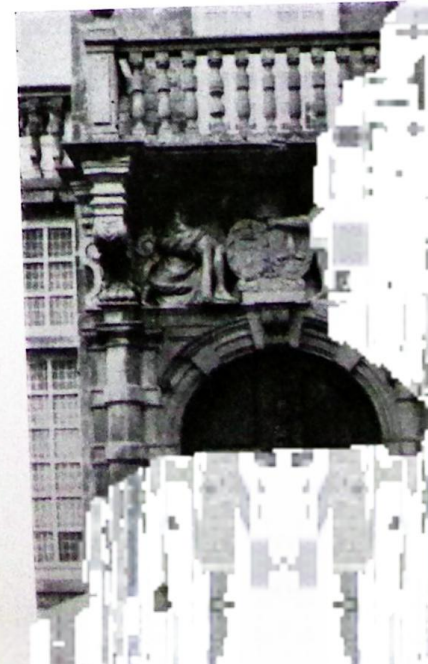
Placée primitivement sous l'autorité du chapitre de Nivelles, l'église de Machelen dépendit ensuite, jusqu'à la fin de l'ancien régime, du chapitre de Sainte-Gudule, à Bruxelles. Restaurée en 1885, elle a subi d'importants travaux qui, entrepris en 1899, sous la conduite de l'architecte Demaegt, ont été poursuivis et terminés sous la direction d'un



Le Château de Beaulieu, prestigieux témoin du passé de Machelen...

... et son portail.

autre architecte, nommé Vanden Benden. Ces travaux complétaient ceux ayant été effectués en 1885, et, par ailleurs, achevaient une construction qui n'avait été menée à son terme, faute de ressources suffisantes. On s'était borné à bâtir le chœur avec ses chapelles latérales, le transept ainsi qu'une tour placée en hors-d'œuvre. La nef





L'église vue sous un autre angle.

n'avait pas été entreprise. Remise en état, agrandie, ayant pris enfin ses véritables mesures, l'église fut inaugurée solennellement le 29 juillet 1901.

Les constructions primitives, à l'exception de la grosse tour carrée — soutenue par de solides contreforts — placée en vigie et en hors-d'œuvre, ainsi que nous l'avons dit, ont été maintenues et, comme l'écrivait Arthur Cosyn, « constituent des productions remarquables et bien proportionnées, en style gothique tertiaire, et qui paraissent dater de la première moitié du XVI^e siècle ». La tour démolie était tout ce qui subsistait d'un sanctuaire antérieur. La nouvelle tour la rappelle quelque peu par son allure générale, mais elle semble plus élancée. Cette impression est sans doute provoquée par le fait qu'elle est surmontée d'un fin clocher, alors que l'ancienne tour était surmontée d'un couronnement en forme de casque

Son clocher.



de la pointe duquel surgissait un bulbe supportant la croix traditionnelle.

La nouvelle tour, qu'épaulent des contreforts qui se prolongent presque jusqu'à son faite, fait saillie sur la façade et se situe dans la continuation du bas-côté septentrional. Une tourelle semi-circulaire, montant jusqu'à hauteur du toit du transept lui est adossée. Elle contient un escalier hélicoïdal. Lors des travaux effectués de 1899 à 1905, les fenêtres du chœur, qui avaient été murées, ont été rétablies.

L'église, chose à signaler, a été construite au moyen de moellons de grès blanc provenant des carrières autrefois en exploitation dans la région, notamment à Diegem. Les parties postérieures à 1889 ont été bâties avec des pierres de même origine, provenant de la tour démolie et de quelques anciennes maisons ayant également été offertes à la pioche. Le matériau a permis, ainsi, de mieux atteindre une unité que le choix de pierres d'autres provenances eût compromis dès le départ, nonobstant l'intelligence du plan établi par l'architecte.

Ce plan a tenu compte de ce qui existait et de la nécessité d'en arriver à faire un « tout » parfaitement cohérent, dans l'esprit de la période ogivale finissante. Tant et si bien que, tel qu'il se présente aux regards, le sanctuaire a l'air d'avoir été édifié d'un seul jet, à l'époque du flamboyant.

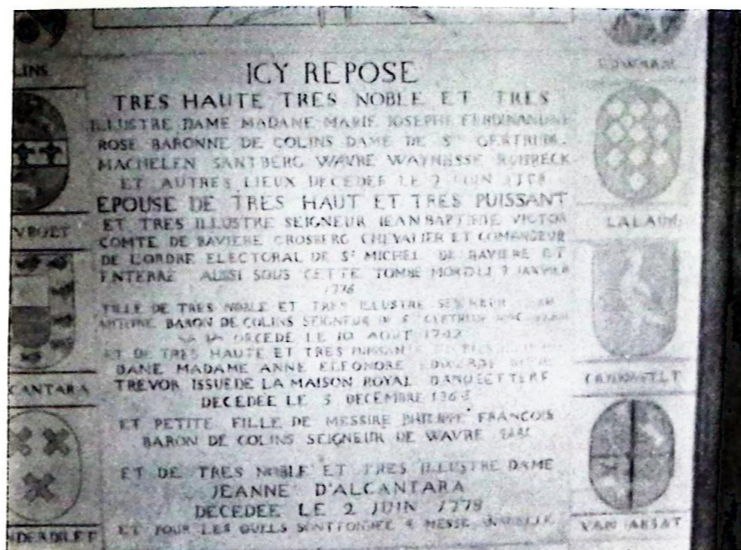
L'église, qui veillait jadis sur le cimetière, a gardé — mais condamnées — ses portes anciennes. L'une est surmontée d'une niche trilobée qui aurait abrité une statue de sainte Gertrude. L'autre, plus ornée, aurait été percée au XVIII^e siècle seulement. Encadré d'un arc brisé à fleurons, le tympan qui la surmonte est occupé par trois niches.

L'intérieur de l'église n'est pas sans mériter l'attention. Les murs sont en appareil de pierre irrégulier et déroché. Les colonnes sont à chapiteaux sculptés. Le millésime 1535 se lit sur la clé de voûte centrale des transepts.

Le mobilier est ancien, en partie tout au moins : banc de communion Louis XV de ligne incurvée, autels latéraux de l'époque Renaissance... L'autel dédié à sainte Gertrude est particulièrement remarquable : colonnes cannelées, frise de 1634, tableau formant en quelque sorte médaillon, stèle de couronnement supportant la statue de la vierge nivelloise. Le tableau, qui représente *Sainte Gertrude mourante*, est l'œuvre de Jean Cossiers, peintre anversois (1600-1671), ayant été l'élève de Corneille de Vos et ayant subi l'influence du Caravage. Quant aux vitraux, ils ont été réalisés par des maîtres contemporains : Comère et, surtout, Capronnier qui a beaucoup travaillé pour les églises du Brabant et, entre autres provinces, du Hainaut.

L'église de Machelen garde, d'autre part, plusieurs belles dalles funéraires ayant été enchâs-

sées dans le pavement et portant, presque toutes, les noms d'anciens pasteurs dont Gilles van der Beken, décédé en 1640; Guillaume van Zinnicq, né en 1699 et mort en 1748; et Rombaud Heyns, homme de grand mérite que ses contemporains représentaient « *altijdt in een hoecxken met een boecxken* » (toujours dans un coin avec un livre). Ayant vécu de 1604 à 1674, il secourut ses paroissiens lors d'une terrible épidémie de peste et de choléra, se dévouant sans compter et ne prenant pas les précautions les plus élémentaires, tant et si bien qu'il devait finir par être frappé lui-même par le fléau.



Plaque funéraire avec inscription et armoiries.

(Photos : Michel Delmelle.)

Joseph DELMELLE.

Outre ces diverses pierres tombales, le sanctuaire conserve un monument sépulcral rappelant les anciens seigneurs du lieu et reproduisant les armoiries des familles apparentées. On y lit notamment l'inscription suivante, entourée des blasons ou des écussons des Colins, Devroey, d'Alcantara, Vanderdilff, Edwards, Lalaing, Cranevelt et Van Aelst : « *Icy repose très haute très noble et très illustre Dame Madame Marie Joséphe Ferdinandine Rose, Baronne de Colins, Dame de Ste Gertrude Machelen, Santberg, Wavre, Waynesse, Ruisbeck et autres lieux, décédée le 2 juin 1778, épouse de très haut et très puissant et très illustre Seigneur Jean Baptiste Victor Comte de Bavière Crosberg, Chevalier et Comendeur de l'Ordre électoral de St Michel de Bavière et enterré aussi sous cette tombe mort le 9 janvier 1776, Fille de très noble et très illustre Seigneur Pierre Antoine Baron de Colins, Seigneur de Ste Gertrude Machelen, décédé le 10 août 1742, et de très haute et très puissante et très illustre Dame Madame Anne Eléonore Edwards Ditte Trevor, issue de la Maison Royal d'Angleterre, décédée le 3 décembre 1763, et petite-fille de Messire Philippe François Baron de Colins, Seigneur de Wavre, et de très noble et très illustre Dame Jeanne d'Alcantara, décédée le 2 juin 1778, et pour lesquels sont fondée 4 messe annuelle* ».

C'est presque toute l'histoire d'une famille, c'est toute une partie d'un arbre généalogique, c'est toute une page du grand livre des fastes brabançons que cette pierre raconte, à sa façon. On s'arrête, on lit, on médite, on se tait. « *Le silence des vivants est un hommage pour les morts*, écrivait Madame de Staël. *Ils durent et nous passons* ».

NOS CONFÉRENCES D'HIVER

4, RUE SAINT-JEAN - BRUXELLES

- 8 février 1965
de 12 h 30 à 13 h 30
- 8 mars 1965
de 12 h 30 à 13 h 30
- 17 mars 1965
à 20 heures
- 5 avril 1965
de 12 h 30 à 13 h 30
- 12 avril 1965
de 12 h 30 à 13 h 30
- Buffet : 12 heures.

« LA GROTTÉ DE LASCAUX », par Fernand Liégeois, membre de la Société française d'archéologie.

1) « OUD BEGIJNHOF » (Anderlecht).

2) « DE STEM DER OUDE STENEN » (Ste.-Goedelekerk, door Arthur De Bock, ex-leraar aan de scholen van de stad Brussel.

« DE MOLEN IN NEDERLAND... ONZE VRIEND », door M. Van Hoogstraten, conferencier uit Nederland.

« L'ŒUVRE DE VICTOR HORTA », par V. G. Martiny, architecte en chef, directeur du service technique des bâtiments de la province de Brabant.

« HULLO, HERE U.S.A. », door Bernard Henry, secretaris-generaal van de Belgische Vereniging van Toeristische Schrijvers.

PETITES BARRIERES, GRANDES AMELIORATIONS

La fermeture des chemins privés et la chasse aux empoisonneurs de la forêt de Soignes

UN jeune tronc d'arbre, rayé d'une large bande de peinture blanche, muni de deux catadioptrés, cloué sur deux grosses buches, voilà l'idéal pour représenter une barrière tout en respectant la beauté naturelle du cadre et fermer les petits chemins privés qui sillonnent le domaine.

Comme chacun le sait, la forêt est « bien d'Etat » et son classement par la Commission royale des Monuments et des Sites date du 2 décembre 1959, jour de la mort du comte Carton de Wiart, en hommage à l'action qu'il mena à cet effet. En d'autres termes, ceci signifie que l'Administration des Eaux et Forêts dispose seule de la décision concernant la libre circulation automobile dans tous les chemins ou son interdiction totale. Signalons, à cet effet, que certaines communes parmi les dix sur lesquelles s'étend la forêt de Soignes étaient d'avis d'interdire tout véhicule motorisé sur l'entière surface du domaine. Mais que les automobilistes se rassurent, de nombreuses voies leur seront encore ouvertes et même, le projet d'asphaltage de ces routes se réalise peu à peu.

Les raisons de cette limitation dans la circulation automobile s'expliquent aisément : reprenons cependant la déclaration que le comte de Jonghe d'Ardoye, président de la « Ligue des Amis de la forêt de Soignes » a faite à ce sujet :

« Depuis que l'administration des Routes, répondant au vœu unanime de tous les amis de la

nature, et à la requête de la « Ligue des Amis de la forêt de Soignes », a consenti à modifier le tracé du Ring, en évitant d'effectuer une trouée fatale dans la forêt, le gouvernement, sous la pression de l'opinion publique, a pris conscience de l'importance nationale de ce patrimoine collectif; aussi, grâce au comte Carton de Wiart, président de la Commission royale des Monuments et des Sites, le Roi lui-même a bien voulu se pencher sur ce problème, et le classement de la forêt par arrêté royal a été décrété. L'administration des Eaux et Forêts a mission d'en assurer le maintien, tant dans sa surface que dans son rôle de salubrité publique.



Ces monstrueux engins déclarèrent la guerre aux promeneurs et à la nature elle-même...

... mais le meilleur finit toujours par triompher.



Des barrières ou des panneaux indicateurs interdisent maintenant la circulation automobile dans les petits chemins privés. Heureux promeneurs... enfin.



» Devant l'insalubrité, sans cesse accrue, de l'ambiance des grandes cités par la dangereuse augmentation des gaz toxiques et cancérogènes dans l'air des villes, on se rend compte de l'avantage exceptionnel que possède encore Bruxelles, seule capitale au monde à disposer dans son agglomération d'une forêt intacte de plusieurs milliers d'hectares.

» Celle-ci constitue une vaste zone de purification et de régénération de l'atmosphère. Elle rend, par sa tranquillité et son silence, un équilibre indispensable à celui qui a le bon sens de vouloir se libérer périodiquement de la vie trépidante qui nous est imposée.

» On comprend, dès lors, l'impérieux devoir de l'administration de veiller à la sauvegarde de ce joyau national que les étrangers habitant Bruxelles apprécient certes autant que nous.

» Il a été constaté ces derniers temps que, de

plus en plus, la circulation automobile se développait dans les petits chemins de la forêt. Ceci constitue une menace pour la quiétude des promeneurs et le maintien biologique d'une forêt, sans parler de la destruction des chemins existants.

» Dans des pays comme l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, la population, consciente des avantages que présente pour la santé, le repos ou le plaisir, le voisinage d'espaces boisés aux abords des agglomérations, accepte de bon cœur les mesures de restriction qu'exige la sauvegarde de la beauté des sites et de la vie des arbres. Elle se fait un point d'honneur de les respecter.

» Ce qui est de règle dans les pays voisins et fait l'admiration de nos compatriotes qui les visitent, doit aussi être possible chez nous.»

Le comte de Jonghe d'Ardoye a poursuivi :

« Nous devons, dès lors, devant l'heureuse initia-



Les automobilistes ne sont pas oubliés : des espaces de stationnement leur sont réservés afin qu'ils puissent de là, aller pédestrement profiter des avantages et jouir des bienfaits de l'ambiance forestière.



tive de rendre la quiétude à nos bois, demander aux automobilistes qu'ils comprennent que la route est leur place obligée, mais que les sentiers ou la forêt appartiennent à l'homme et non au moteur et à ses résidus.

» L'administration des Eaux et Forêts est décidée à améliorer au maximum les voies de circulation automobile, mais elle maintiendra fermement la quiétude que les ligues de protection de la nature ont obtenue de sa bienveillance.

» Des emplacements de stationnement le long des voies de circulation automobile autorisée ont été prévus et nous sommes persuadés que tous applaudiront à ces mesures indispensables devant la prolifération de la circulation automobile en forêt.

» Tous les gens raisonnables admettront sans difficulté qu'il est nécessaire, en forêt, dans l'intérêt général, de limiter la circulation automobile aux seules drèves désignées à cet effet, et de n'autoriser le stationnement que dans les endroits réservés le long de ces voies carrossables où les automobilistes peuvent abandonner leur véhicule, pour aller, de là, pédestrement, profiter des avantages et jouir des bienfaits de l'ambiance forestière.

» La « Ligue des Amis de la forêt de Soignes », appuyée par tous les groupements de protection des sites, tant d'expression française que flamande, remercie l'administration des Eaux et Forêts de cette heureuse initiative.

M. Liénart, inspecteur et chef de service à l'Administration des Eaux et Forêts a détaillé pour nous quelques points de cette déclaration :

« Les promeneurs pédestres, les plus intéressants parce que les seuls qui puissent apprécier pleinement la valeur des massifs boisés aux points de vue salubrité et esthétique, ne pouvaient plus circuler tranquillement en forêt sans être incommodés par les vapeurs d'essence et les poussières que soulèvent les voitures.

» Ces mêmes émanations et poussières causaient un dommage biologique important aux microorganismes du sol et à la végétation forestière, ainsi qu'en témoigne le dépérissement prématuré des hêtres pourpres de la drève de Lorraine.

» Le quadrillage de la forêt en une multitude de petites parcelles séparées par des chemins parcourus par la circulation automobile complique la gestion administrative et la surveillance, (entre autres choses, nombreux vols de bois de stère par les automobilistes) et enlève toute efficacité au rôle que la forêt doit jouer comme « espace vert ».

» La libre circulation des voitures dans de nombreux chemins secondaires moins fréquentés facilite le braconnage (tir à la carabine des chevreuils, lièvres, etc.).

Espérons que ces mesures apporteront également une amélioration au point de vue de la propreté; et ici nous abordons la question des détritus qui, à certains endroits, abondent dans la forêt. Nous n'en rendrons pas les automobilistes seuls responsables, mais nous constatons qu'ils y sont pour une large part. Ce petit rappel à l'ordre évitera-t-il que les routes asphaltées et les endroits de stationnement prévus ne se transforment pas eux-mêmes en dépotoires ?

Quelques petites barrières... nous retrouvons la tranquillité, la beauté et le silence de la nature...

A. V. W.

Nos tours démolies en Brabant

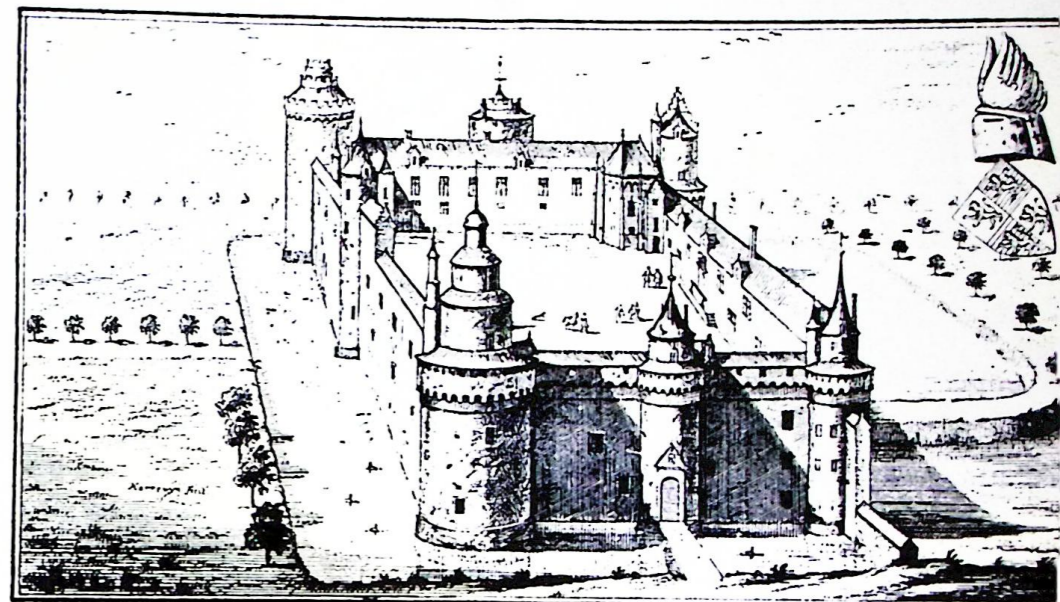
NUL n'ignore que nous possédions jadis nombre de châteaux forts et demeures fortifiées qui ne manquaient pas d'intérêt.

Joseph II, cet empereur étrange, avait la hantise des forteresses belges et fit démolir pas mal d'ouvrages, souvenirs historiques. Des reliques architecturales de grand caractère disparurent ainsi. Quasi tous les castels brabançons pouvant présenter des donjons défensifs y passèrent.

La démolition du bourg de Vilvorde, reproduction de la « Bastille » parisienne fut son œuvre capitale.

Il y en eut pas mal d'autres dont nous n'imputerons certes pas la disparition à ce monarque (1). Celles-ci ont eu bien souvent des causes diverses : incendies, bombardements, écroulements à cause des affaissements du sol marécageux bruxellois...

La tourelle du couvent de Nazareth — dont la chapelle, fondée en 1134, par Godefroid le Barbu — près de la tour Saint-Géry, fut détruite par les Français lors de la Révolution de 93. Elle était réputée une des plus belles de la Capitale. On l'appelait « Tour des Tisserands ». Non loin de la rivière, il y eut la « Tour des Poissonniers », qui n'était point un clocher, mais une tour défensive. Au bout de la rue Ducale, nos grands parents purent encore admirer la curieuse « Tour Bleue », au clocher bulbeux, dans laquelle se trouvait la machine hydraulique qui fournissait l'eau à une grande partie de la Capitale. Il en reste un souvenir : la rue Hydraulique qui relie la rue des Deux Eglises à la rue de la Charité et qui s'appelle



Ce puissant château fort de Vilvorde (qui devint une prison d'Etat) fut démolie en 1774... et remplacé par une maison de correction.

lait auparavant rue de la Machine Hydraulique, qui conduisait à la Tour Bleue.

Jusqu'au temps des Autrichiens les tours seigneuriales demeuraient très nombreuses dans la banlieue bruxelloise, tours qui des fois étaient de toute beauté.

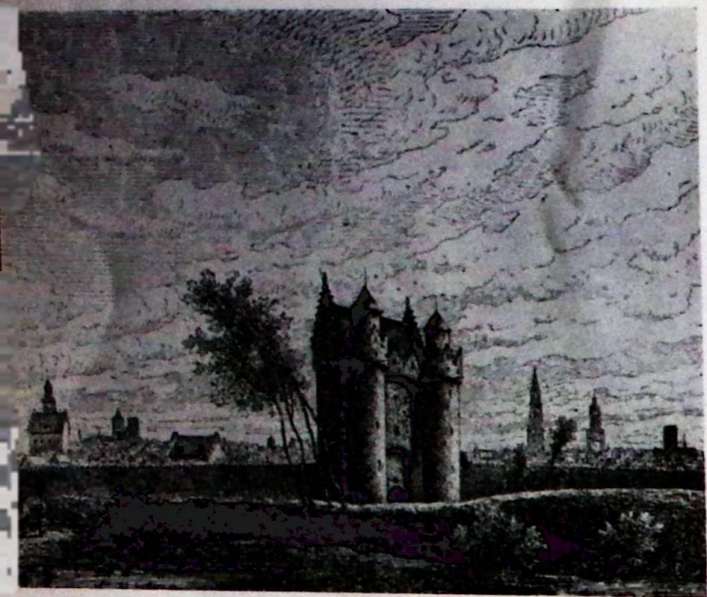
La tour de l'église Saint-Nicolas fut d'abord une tour guerrière. Ce fut bien plus tard qu'elle devint tour religieuse. Détériorée trois fois, elle fut réédifiée chaque fois en style de l'époque.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler que la plupart de nos bourgades ont été fondées par des missionnaires qui, parfois, venaient de bien loin : des Aquitains, des Irlandais, des Luxembourgeois. Saint Géry ou Saint Gauderie, fondateur de notre Capitale, serait venu du G.-D. de Luxembourg actuel (2). Son modeste oratoire de l'île Saint-Géry n'avait absolument rien d'une forteresse. Mais il se trouvait à proximité du manoir de Charles de France qui constituait une forteresse en lui-même.

Les demeures des lignages avaient réellement des aspects de châteaux forts. Généralement de



La Tour Bleue ou Tour Hydraulique, d'après une ancienne lithographie.



Porte de Flandre. A gauche, au fond, la porte à Frais-Perdus et Sainte-Gudule; à droite, l'hôtel de ville, le beffroi de Saint-Nicolas et l'église Saint-Géry.
(Dessin de Puttaert, d'après P. Vitzthumb.)

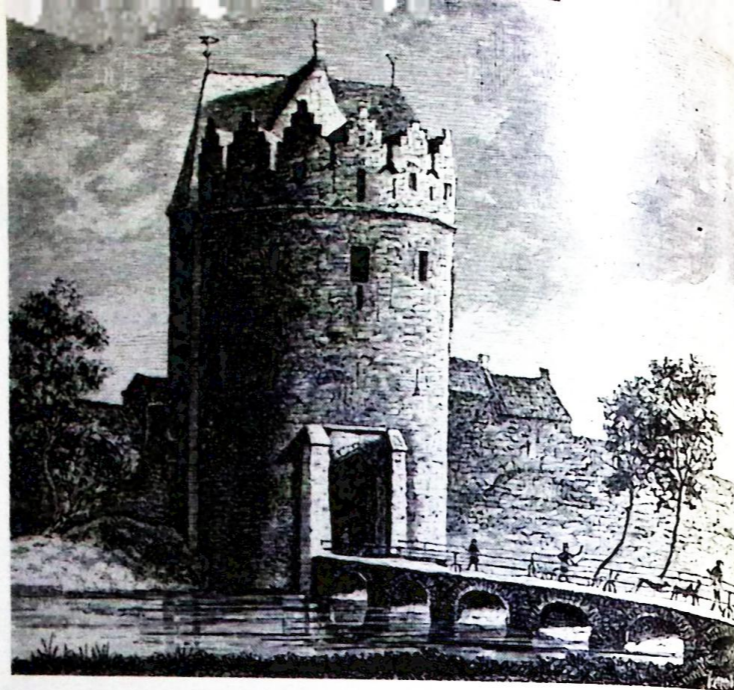
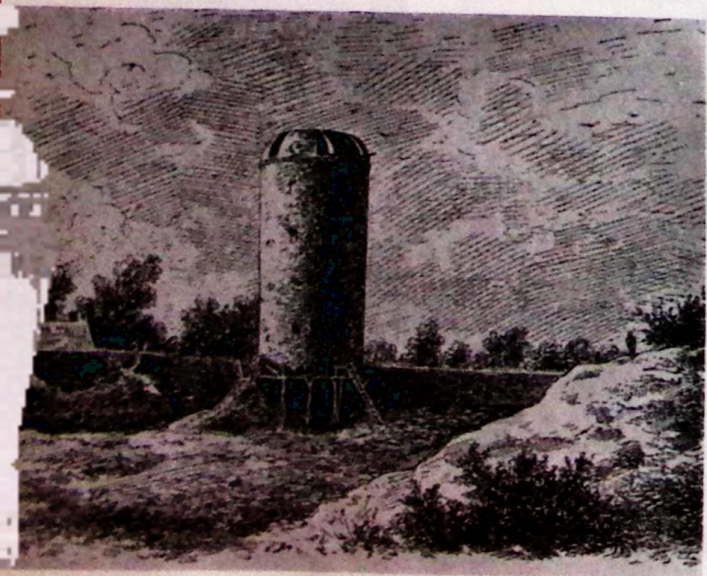
La Grosse-Tour

Dessin de Heins d'après l'original de Vitzthumb du 23 germinal an XV (*Bibliothèque royale*).

C'est à tort qu'on fixe à 1463 la construction de la *Grosse-Tour* et qu'on l'appelle *tour des Drapiers*, en prétendant qu'elle fut bâtie par ce métier; elle existait déjà en 1423 et son véritable nom, Tour du Pré aux Laines, «Wollendries Toren», provenait de ce qu'elle était située à proximité du Pré aux Laines.

En 1552, sa partie supérieure fut modifiée pour pouvoir, au besoin, y établir des canons. En temps de guerre, on y plaçait des vedettes. Elle fut démolie en 1827.

La Grosse-Tour s'élevait au milieu de la place Louise, et non pas dans la rue qui porte aujourd'hui son nom.



La Porte d'Anderlecht, démolie en 1784.
(D'après l'original de P. Vitzthumb.)

forme rectangulaire et des murs très épais, les fenêtres y étaient rares et très étroites. Il en était de même de pas mal d'églises des XI^e et XII^e siècles, construites autour de Bruxelles. Il nous en reste quelques-unes : Saint-Clément à Watermael, Sainte-Anne à Auderghem, Saint-Lambert à Woluwe, sont des spécimens de forteresses religieuses et de style roman. Les tours massives et trapues ne ressemblent en rien aux flèches légères de l'art ogival. Ces tours sont impressionnantes, non pas par leur dimension, mais l'on sent qu'elles ont dû servir à soutenir des sièges et repousser les assaillants. Des soupçons de fenêtres, telles des meurtrières, ont certes servi à ces opérations.

Dans la campagne brabançonne des fermes sont flanquées de tours pesantes et lourdes : la ferme de Cobbeghem en reste un exemple typique.

D'autres manoirs sont précédés d'un châtelet : Diegem en possède un remarquable et Grand-Bigard, transformé en musée, ne l'est pas moins.

Ces châtelets, à la fin du Moyen Age, constituaient de petites forteresses à tourelles qui précédaient le logis des seigneurs, situé au cœur d'un parc ou d'un vaste jardin. Ils permettaient de stopper pendant quelque temps l'attaque et de laisser aux hôtes assaillis le temps de fuir et de mettre en lieu sûr les trésors qui garnissaient le châtelet ou « Steen » : tableaux, bijoux, incunables et tout mobilier de valeur.

Pendant que l'ennemi était tenu en échec par les défenseurs des châtelets, on gagnait des cachettes dans les bois, ou bien on arrivait en terre d'asile au moyen de souterrains secrets.

Tout jeune, nous avons eu l'occasion de visiter quelques-unes de ces galeries de la Capitale.

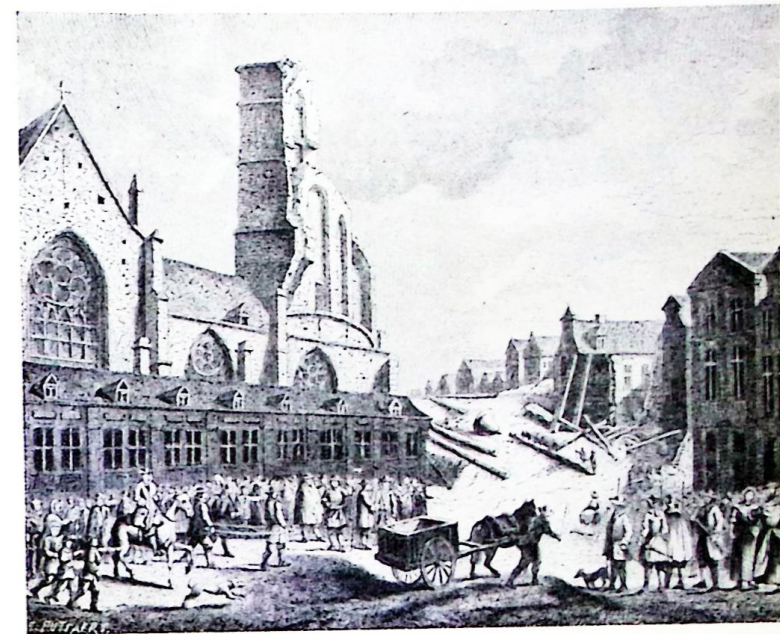
Dans le ciel bruxellois se découpaient maints



gracieux campaniles de maisons seigneuriales et corporatives, dont il ne reste malheureusement plus de trace. Pourtant au coin de la rue aux Laines et de la rue du Grand Cerf, se voit toujours une maison de style, bâtie à la fin du XIX^e siècle, et qui s'orne sur l'angle d'un campanile à toit pointu. Sa silhouette rappelle les centaines de campaniles de Bruxelles aux XV^e et XVI^e siècles.

Nos parents ont encore assisté à quelques démolitions : Notre-Dame-aux-Neiges, le Marché-au-Bois, la vieille église de Notre-Dame de Laeken, datant de la même époque que la tour primitive de Sainte-Catherine (3).

Au Treurenberg — appelé d'abord Molenberg — se trouvait un oratoire roman dédié à saint Michel. La cathédrale Saint-Michel — appelé jusqu'en ces derniers temps : Collégiale des SS. Michel et Gudule — a remplacé ce sanctuaire,



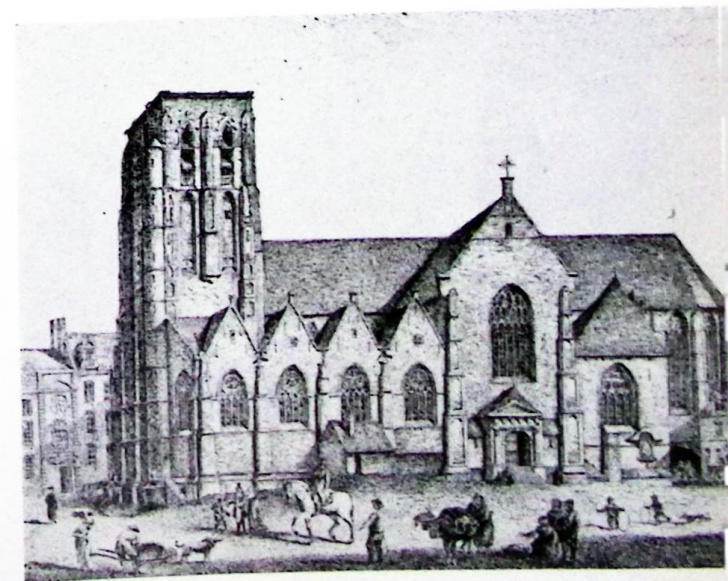
L'ancienne tour de St-Nicolas, beffroi de Bruxelles, vue prise après le bombardement de 1695.

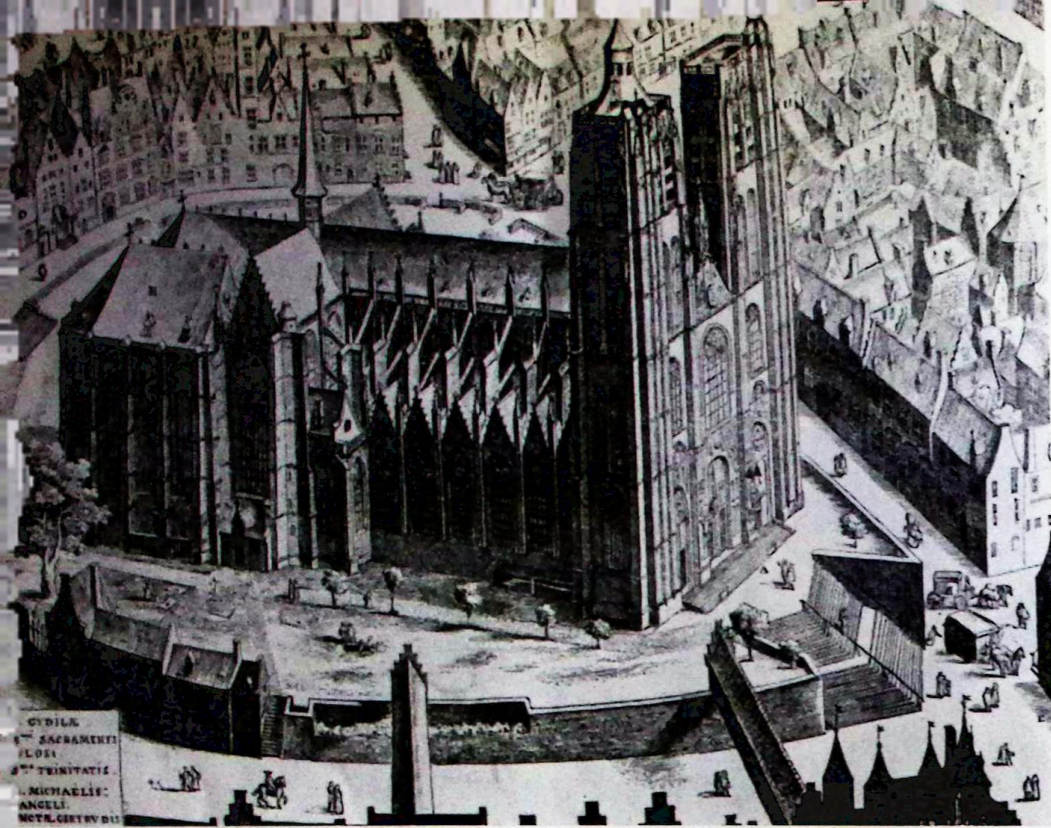
(D'après un dessin de Coppens, gravure de Kraft — Collection de M. Th. Hippert).

A gauche, la Tour de Saint-Nicolas, reconstruite en 1697.
(D'après un dessin de Puttaert, d'après Coppens).

L'église Saint-Géry.

(Dessin de Puttaert, d'après une gouache appartenant à M. R. Chalon).





L'église Sainte-Gudule (appelée maintenant cathédrale St-Michel). La tour nord était affublée d'un petit clocheton surmonté d'une croix.

(Gravure d'Harrewyn). (Collection Hippert).

dont l'unique tour était vraisemblablement du type des tours fortifiées en pierres blanches avec meurtrières.

Nous pourrions en citer de nombreuses encore, mais afin de se donner une réelle idée des tours émergents des toits de Bruxelles, nous possédons une « Vue Générale de Bruxelles » avec l'une des tours de Sainte-Gudule, surmontée d'une flèche qui n'a jamais existée : une estampe rapportée

L'ancien hôtel d'Orange ou de Nassau. (Dessin de Heins, d'après une aquarelle).

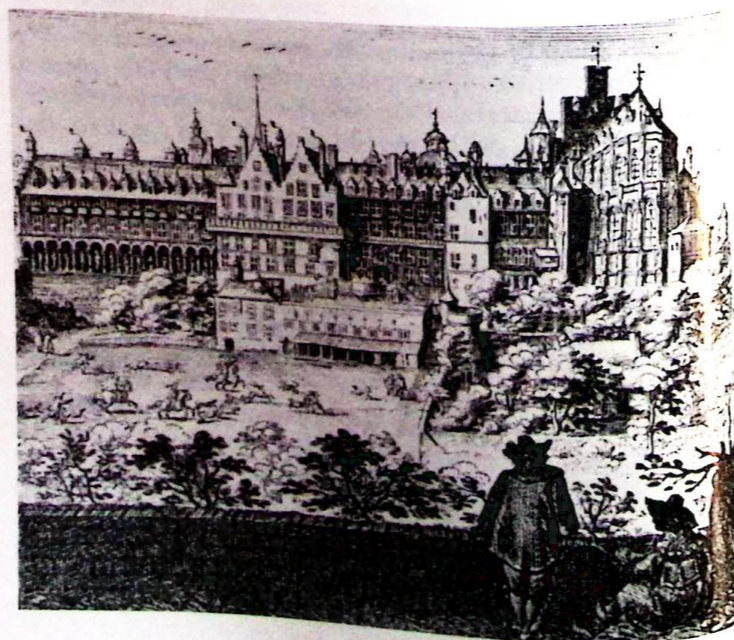


de Cologne par Mr. Paul Errera. Contemplez également l'ancien Hôtel d'Orange ou de Nassau et l'ancien Palais des Ducs de Brabant.

C. DERIE du BRUNCQUEZ.

- (1) A quelles destructions n'assistons-nous pas aujourd'hui encore !
- (2) D'aucuns lui prêtent une autre origine...
- (3) La tour actuelle se trouvant à 50 mètres de l'église Sainte-Catherine date de 1664.

L'ancien Palais des Ducs de Brabant. Une vue du côté du Parc. (Bruxelles Septinaria).



Maurice Carême, Prix du Brabant

RESERVE en 1964 à la poésie, le Prix de littérature de la Province de Brabant a distingué Maurice Carême dont la renommée a, depuis longtemps, franchi les étroites frontières de la Belgique. Naguère encore, à Venise, venus des quatre points cardinaux, ses pairs reconnaissent en lui, le seul poète ayant acquis l'audience universelle des... enfants.

On a l'habitude de considérer Maurice Carême comme un poète pour enfants et, certes, nombre de ses poèmes répondent magnifiquement au goût de ceux-ci pour la féerie, le merveilleux et le chant. Deux jours avant que la presse annonce la décision du jury brabançon, Maurice Carême s'était expliqué, à la tribune des « Rendez-Vous de Fil en Aiguille », sur sa conception de la poésie et, particulièrement, des rapports de celle-ci avec le monde enfantin. Le poète s'est défendu d'écrire pour les enfants. Ses poèmes s'adressent à tous mais obtiennent spontanément l'adhésion des petits parce qu'ils s'adressent, dans l'homme mûr, à cette part enfantine de l'âme et du cœur qui, mystérieusement, subsiste en dépit du lent travail d'érosion du temps.

Maurice Carême est connu de par le vaste monde à cause de cela mais il est permis de supposer que le jury du Brabant, en couronnant le poète, a voulu souligner, d'abord et surtout, la richesse, la ferveur et l'originalité de son apport au patrimoine lyrique spécifiquement brabançon. Le recueil que Maurice Carême avait soumis à son appréciation s'intitulait d'ailleurs : *Brabant*.

Le Prix de la Province n'a que rarement remarqué un poète aussi vraiment brabançon que Maurice Carême. Celui-ci, en effet, est né en Brabant. Il y a fait ses études. Il s'y est installé à demeure. Et il n'a cessé de célébrer sa terre natale, son humanité placide et laborieuse, ses prestiges végétaux, sa beauté sans cesse nouvelle.

C'est à Wavre, le 12 mai 1899, que Maurice Carême a vu le jour. Il a écrit :

*Je suis né un grand jour de peine,
Mais né dans la rue des Fontaines.
Mes parents n'avaient pas d'argent,
Mais au pré, le linge était blanc.
Et la Dyle passait tout près
Avec des fleurs à son corset...*

Avant de fréquenter l'école normale de Tirlemont, la ville blanche chère au cœur de Paul Dewalshens, le poète avait suivi, à Wavre, les cours de l'Institution Michotte. Il avait quatorze ou quinze ans lorsqu'il sentit l'éveil de la vocation poétique. Lui-même s'est expliqué à ce propos : certain jour, gamin en culottes courtes, il avait rencontré une petite jeune fille dans un chemin creux. Il avait senti son cœur battre plus fort que de coutume. Il devait la revoir et composer, afin de lui faire connaître sa flamme, un poème, puis plusieurs autres. A son grand étonnement, il devait s'apercevoir qu'il versifiait avec aisance.

C'est ainsi, dans un chemin creux du roman pays, à cause d'un jeune visage éclairé par de beaux yeux bleus, que Maurice Carême a découvert qu'il était poète. Depuis, il n'a cessé de l'être.

Entré officiellement en poésie en 1925 avec *63 Illustrations pour un Jeu de l'Oie*, Maurice Carême — qui, auparavant, dès 1920, avait fait paraître des vers dans *La Revue indépendante* puis, en 1923, dans *Le Thyse* — possède aujourd'hui une abondante bibliographie comportant, outre une trentaine de recueils de poèmes, plusieurs romans ainsi que des *Contes pour Caprine*. Caprine, nul ne l'ignore, est la femme du poète. Ce n'est pas à elle qu'étaient dédiés les poèmes du chemin creux. Mais c'est à elle que s'adressent les plus beaux chants de la maturité, les plus ardents et les plus « pleins ». Caprine n'est pas Brabançonne mais Gaumaise ou, mieux, Gaumette. Et la Gaume, qui n'est pas l'Ardenne, fait écho aux paysages du Brabant avec ses collines pensives, sa Vire et son Ton, ses bois bleutés, sa lumière douce et songeuse.

Maurice Carême, donc, a obtenu le Prix de la Province pour une suite copieuse de poèmes intitulée *Brabant*. Des pièces extraites de ce recueil encore inédit ont été publiées ici et là, aux pages des revues. Elles célèbrent les coteaux et les vallées du roman pays au moyen de mots simples, familiers, quotidiens, savoureux :

*Mes mots se font chantants au seuil de tes villages,
Mes souvenirs, orniers de tes chemins creux,
Mes rêves sont aussi rougeoyants que tes cieux
Et je puis chevaucher sans crainte les nuages...*

Dans son recueil, Maurice Carême chante aussi sa rivière :

Maurice Carême, élu membre de l'Académie Ronsard, vient de remporter le prix Victor Rossel pour deux œuvres en prose : « Magie de l'Enfance » et « Contes pour Caprine ».

Le voici, chez lui, en compagnie de sa femme (Caprine) et de Poussette qui ne le quitte guère pendant son travail.

(Photo : Coomans.)



Dyle au doux nom de femme aimée
Et plus jeune à chaque printemps
Que menthe à ta hanche enjouée,
Lève vers moi ton long cou blanc...

Il dit l'humble beauté des villages perdus dans
l'agreste campagne :

Petite fille en robe rouge,
Le village longe les blés.
Mais, autour de lui, rien ne bouge.
On entend se tapir l'été...

Et il a dédié, à Edmond Vandercammen, le poète
d'Ohain, des vers enlevés avec une tendre vigueur :

Me voici, à mon tour, au cœur de la Marache
Où, lâché comme moi dans le vaste Brabant,
Tu courais, les pieds nus au milieu des bourraches,
Avec une bruyère en fleur entre les dents...

En fait, le Brabant qui vient d'être lauréat se situe
dans le prolongement de maints autres recueils de
Maurice Carême qu'il couronne. Ce n'est pas d'au-
jourd'hui, nous l'avons fait remarquer, que le poète
exalte sa terre brabançonne et, surtout, ce pays de
Wavre qui — pourrait-on prétendre — est son ter-
roir intime :

Tous les chemins du monde
Viennent se croiser là
Où ma mère berça
Son enfant dans ses bras...

Sa poésie a auréolé le visage de sa mère, de son
père, de son frère, du sèmeur et du moissonneur.
Elle a noué, à ses alexandrins ou ses décasyllabes,
mille fleurs champêtres, bluets et coquelicots, ainsi
que quantité de paysages harmonieux. Elle s'est
servie de tous ces riens qui peuvent remplir une
vie : un vol d'hirondelle, le tintement d'une cloche,
un rayon de soleil touchant un tablier bleu, une
couleur, un sentiment, une forme. Elle est entrée
dans la ronde toujours recommencée des saisons.
Elle s'est mise à la poursuite du paradis envolé
des jeunes années :

Ce sont talus de mon enfance
Encore tremblants d'églantiers
Où le passé revient briller
Entre des volées de semences...

Cette poésie mêle, à ses consonnes et à ses voyel-
les, nombre de toponymes, tant et si bien que,
lisant Maurice Carême, on se surprend à cheminer
par les routes et les sentiers du Brabant vert. Ecou-
tez encore *La Sixième Heure* :

C'est environ la sixième heure;
Les blés attendent les faucheurs,
Les blés blancs, dans le jour tranquille
Comme il est dit dans l'évangile.
Jésus, tout près du Mont Saint-Jean,
Va-t-il traverser le Brabant
Et demander de l'eau à boire
A cette femme en robe noire ?
Le seau descend au fond du puits;
La poulie grinçe, le ciel luit
Au-dessus d'un buisson de houx
Qui semble un apôtre à genoux.
Là-bas, très loin, l'angélus sonne.
Mais non, il ne viendra personne.
Et cependant, en voyant luire
Tant de ciel au fond noir du seau,
La femme a un si doux sourire
En repartant vers le hameau
Que brusquement, tu sembles voir
Sur la margelle bleue du puits,
Jésus qui s'est penché pour boire.



Une récente photo du poète.

Tout cela est coulant, simple, lumineux, sans com-
plications sentimentales, philosophiques ou prosod-
iques. C'est que Maurice Carême est d'avis que
« Le poème n'est pas une expérience de laboratoire
ou un travail de marqueterie; son but consiste avant
tout à émouvoir, à exalter ». On peut, bien sûr, à
cause de Mallarmé, de Rimbaud, de Valéry et de
quelques autres, ne pas souscrire à l'opinion du
poète brabançon. Il y a plus d'une vérité, sans
doute, mais il est certain que celle de Maurice
Carême trouve, parmi le public, quantité d'adeptes
pas l'oreille d'une prétendue élite. Il partage ses
trésors avec tout le monde. Parmi ces trésors, il
y a le Brabant et toutes ses séductions. Et c'est
pourquoi nous nous réjouissons particulièrement que
les voix des membres du jury du Prix de littérature
de la Province se soient portées sur l'œuvre
de Maurice Carême.

Joseph DELMELLE.

Un nouveau village vient de naître en Brabant

À U commencement, il y eut la certitude que
la Belgique comptait environ 30.000 han-
dicapés mentaux en âge d'école...

Puis, quelques parents d'enfants sembla-
bles décidèrent d'unir leurs préoccupations et
leurs forces pour protéger ces enfants, les empê-
cher de se trouver un jour seuls et sans défense
dans un monde qui leur serait hostile.

Et ce fut, en 1960 : la Clairière, une école
« spéciale », une école qui recevait tous les enfants
que n'admettent pas les autres écoles. Le mérite
de cette initiative revenait à M^{lle} Ghislaine
Thieffry. Le slogan de l'école était et reste :
« Je suis un enfant comme les autres... ! »

« L'enfant ne redevient normal qu'en milieu
normal », disent les adversaires de cette école.
Les parents, eux, perçoivent confusément, dans
le regard de leurs enfants, une autre vérité : les
handicapés mentaux sont des malades, il faut
les soigner, il faut les protéger tout en guidant
leur développement. Qui dit maladie, dit guéri-
son. Met-on les malades à l'asile ? Non. Pourtant
les handicapés mentaux s'y retrouvent tous un
jour, quand leurs parents ne sont plus là pour
s'en occuper... Alors ?

Alors, les parents se rendent compte qu'il man-
que quelque chose en Belgique. Et ils vont voir
ailleurs, c'est par exemple Botton en
Angleterre. Un étrange village que Botton, un
village né dans le cerveau, pour ne pas dire dans
le cœur d'un certain Dr Roth qui fait autorité
en matière de maladies mentales. Groupant les
handicapés dans un village, avec quelques éduca-
teurs, il est arrivé à leur procurer une existence

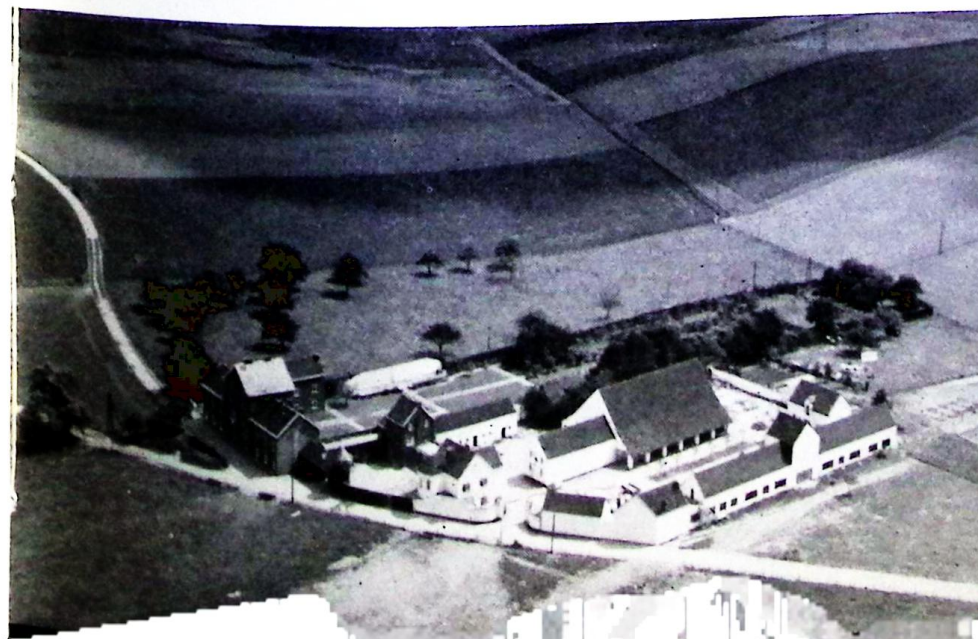
libre et normale. Chacun y vit du produit de
son travail, comme un être normal. Et il y a des
guérisons spectaculaires.

Les amis de la Clairière, les parents d'enfants
handicapés se groupèrent alors en Centre d'adap-
tation pédagogique et sociale pour adultes et
adolescents. Ce CAPSA fit l'acquisition, dans le
Brabant, d'une ferme encore en activité, à Braine-
L'Alleud-Ophain. Il transforma les locaux en
ateliers, dortoirs, réfectoires. Cette ferme devint
le noyau d'un village que l'on baptisa le « Village
n° 1 » parce que déjà l'idée de villages similaires
dans d'autres coins de la Belgique était venue
au Centre. Ce village que Jean-Claude appela
« le village du cœur » lors de l'opération 48.81.00
qu'il organisa à son profit, est une réalité tangible
depuis le mois de septembre. Des enfants handi-
capés y vivent en compagnie de quelques éduca-
teurs.

Et pendant ce temps, le CAPSA se démène
pour payer la construction d'autres maisons dans
ce « village » de 20 Ha, la construction aussi de
terrains de sports, d'ateliers, d'un bassin de nata-
tion peut-être, d'un dispensaire.

Bientôt, parmi nos biens de consommation et
les objets d'art qui embellissent notre vie vien-
dront se glisser anonymement des œuvres d'han-
dicapés. Bientôt ils seront 80 villages et 200 exter-
nes à vivre du produit de ces ventes. Bientôt le
Brabant sera fier de posséder le premier Botton
belge. C'est une certitude réconfortante qui ne
doit laisser personne indifférent.

Marie-Claire BOURDOUX.



Avril 1964 :

Le Village n° 1 a fait sa première
toilette.
La ferme autrefois rouge foncé
est toute blanche,
et les anciennes étables
sont transformées en salles riannes,
ouvertes sur les
prairies environnantes.

A Vollezele, Hérinnes et aux alentours

POUR atteindre ces aimables villages à égale distance d'Enghien et de Ninove nous prendrons la direction de Forest et de **Vlezenbeek**, au pays des fraisiers et des poiriers. Il s'y trouve un modeste château de style renaissance, autrefois couvert de carmes, dénommé le château de Nederlo (XVI^e siècle). Une halte s'impose à **Gaasbeek**, où la visite ne doit pas se borner au château-musée qui vient de recevoir plusieurs embellissements.

Il faut aller voir l'église paroissiale Notre-Dame et le château du baillage, dont le corps de logis (1704) se flanque de deux tours en poivrières élevées au XVII^e siècle. Il appartient au baron Houtard et à Madame, née comtesse Carton de Wiart.

C'est l'art religieux qui attire les touristes aux **Lennik**, fiers de leurs importants sanctuaires anciens, parés d'œuvres d'art de qualité. A **Gooik**, dans un site agreste et accidenté nous rejoignons l'ancienne chaussée romaine de Bavai, à Asse, que nous suivrons jusqu'à Leerbeek, non sans pousser une pointe jusqu'au pictural hameau « In de Woestijn » (Au Désert), que domine une antique chapelle au clocheton hexagonal pittoresque. Des combles aigus surmontent cette mononef ogivale à chevet tripartite. On dut la restaurer plusieurs fois. C'est ainsi que la voûte en bardeau a été surchargée de stucs en 1758. Les amateurs d'art connaissent bien son christ doré datant des environs de 1500, et sa remarquable croix en

cuivre gravé, réalisée à la fin du XIII^e siècle. On y voit le symbole des évangélistes et, sur le pied, les donateurs agenouillés et leurs armoiries. De chaque côté, représentations de Saint Jean et de la Vierge.

Leerbeek invite à la flânerie le long de ses sentes odorantes, qui vagabondent entre les maisonnettes joliettes, pour rejoindre la coquette église dédiée au Prince des Apôtres.

Le croirait-on, le Stévinisme y compte encore des adeptes ! La route qui s'ouvre à l'ouest est celle de Vollezele et de Gammerages.

Gammerages ou **Galmaarden** fête la Saint-Paul, patron de la paroisse depuis 1382. Chaque 25 janvier on procède à la distribution de petits pains bénis, réputés miraculeux. Il s'agit d'une des manifestations folkloriques les plus authentiques du Brabant.

Les moulins étaient nombreux autrefois dans la région. Du moulin à vent de Gammerages il ne subsiste que la tour. Par contre le moulin qu'actionne la Marcq est toujours en activité, de même que les deux moulins à eau de Tollembeek, situés sur la même rivière. Celui d'Heetveld, seigneurial, appartient longtemps aux van Etten. L'élégant moulin à vent de Middelmeer, à **Vollezele**, a disparu en 1952. Arrêtons-nous en ce charmant village aux larges horizons, s'adonnant presque exclusivement à l'agriculture.

Attardons-nous d'abord au sanctuaire dédié à



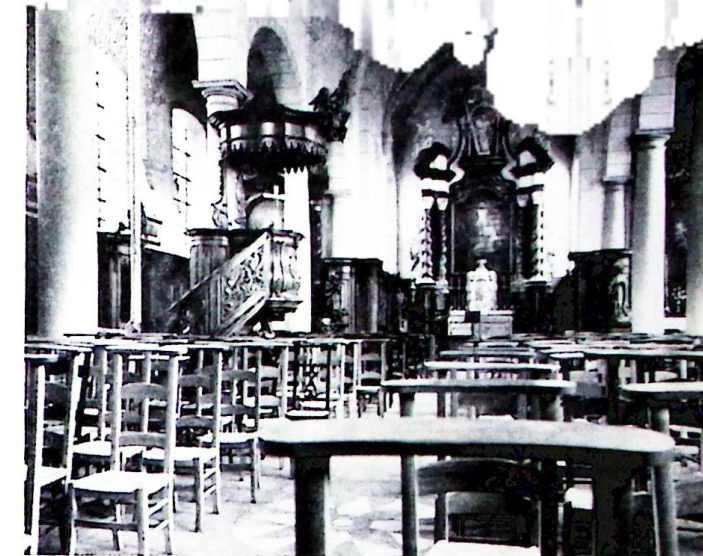
L'église de Vollezele date de 1767.

saint Martin, bâti en briques et pierres de taille, sur une base en grès ferrugineux en 1767, millésime qu'indique le chronogramme de la façade, portant le blason de la dernière abbesse de Forest, une de Bousies. Un clocher occidental enjolivé d'un bulbe gracieux précède le vaisseau à trois nefs sur lequel se greffe le chœur. Le mobilier appartient surtout au style Louis XV. Des statues accusent le XVI^e siècle, des orfèvreries le XVII^e. L'autel de la Vierge, orné d'un tableau, est de

La tour abrite un carillon offert par l'abbesse J. de Bousies en 1769.



Le visage souriant du château de Steenhault à Vollezele.



L'autel majeur à colonnes torsées provient de l'Abbaye de Ninove.

style baroque et remonte aux environs de 1600. L'autel majeur à colonnes torsées provient de Ninove. Parmi les dinanderies un aquamanile du XV^e siècle.

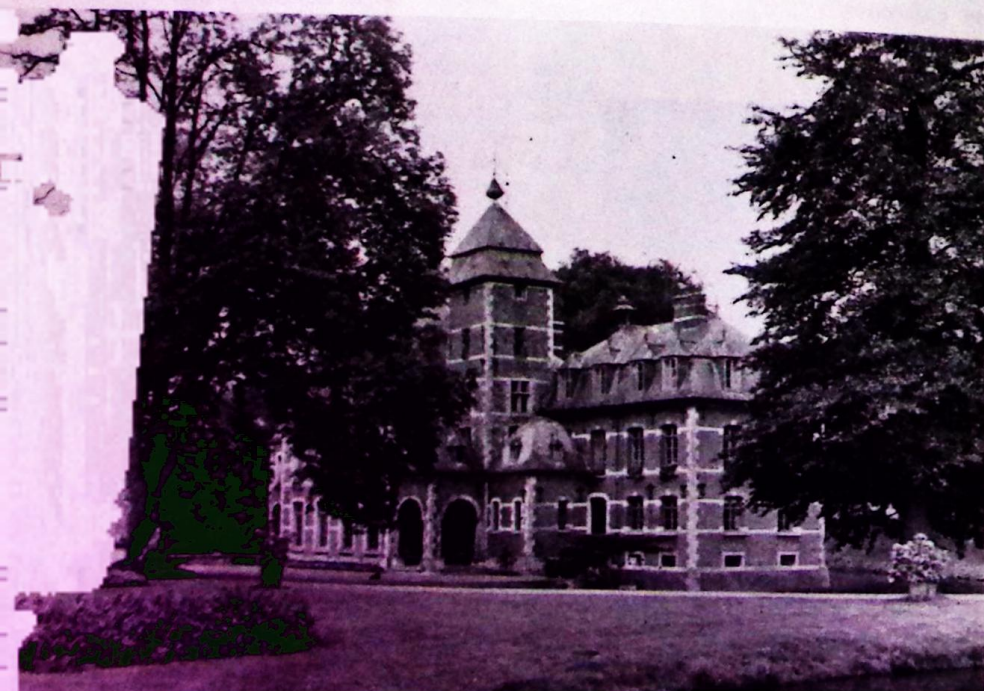
Le principal ornement de Vollezele est son château de Steenhault, du nom de Jean de Steenhault, son constructeur au XVI^e siècle. Souvent restauré au cours des temps il nous offre un visage souriant. Une jolie galerie à arcades où l'on aime s'attarder pour rêver, s'inverse dans les eaux tranquilles qui l'entourent.

Le château est la propriété des barons de Steenhault de Waerbeek qui portent « d'azur au lion d'or, orné et lampassé de gueules à la bordure d'argent, chargée de douze étoiles de gueules ».

L'écu est sommé du bonnet ancien de baron brabançon. Concession de noblesse fut accordée par Philippe IV, le 3 septembre 1659, à Henri Buelens, avec permission de relever le nom et les armes de la très ancienne famille brabançonne des Steenhault, éteinte. Marie-Thérèse leur accorda le titre de baron en 1766. Quant à la seigneurie elle appartient longtemps à la Maison d'Arenberg qui succédait à celle de Gavre et

Une ancienne ferme à Vollezele.

(Photos : Acta)





L'église Saint-Pierre de Hérimmes fut construite au début du XII^e siècle. Elle fut incendiée à deux reprises et reconstruite en 1598 par Antonius de Pouillon, abbé de Kamerijk.

d'Enghien, dont les armoiries ont été adoptées par la commune de Vollezele.

Hérimmes lui aussi dépendait de l'importante seigneurie hennuyère d'Enghien. L'église dédiée à saint Pierre offre un intérêt particulier. Elle est de plan basilical, essentiellement. Des colonnes en pierre de Tournai à chapiteaux à deux rangs de crochets marquent la nef, d'origine romane, de cinq travées. Cette influence tournaisienne apparaît encore au chevet plat du chœur, encadré de deux tourelles, bâties au XIII^e siècle. Le chœur, rectangulaire, est au fond percé d'une grande baie ogivale, surmontée d'un oculus pourvu d'un vitrail, aux couleurs rutilantes. Au-dessus de la chapelle accolée à la gauche du chœur est aménagée une sorte de tribune limitée par deux balustrades en pierre, placées en dessous des arcs ogivaux. Une chapelle à chevet tripartite et un croisillon droit sont venus se greffer par la suite sur le vaisseau. Des plafonds plats recouvrent l'édifice, sauf au chœur où apparaît un berceau de bois. Du mobilier on retiendra surtout des stalles et des lambris Louis XV, et le Christ de l'arc triomphal, du XVI^e siècle. Lors de la restauration de 1924, le haut et puissant clocher encadré de quatre tourelles d'angle a repris son aspect primitif. Il doit avoir été élevé après l'incendie de 1440. L'église qui est bâtie en pierres jaunâtres régionales

Le moulin de Hérimmes (Boesmolen) à l'époque où il était encore en activité.
(Photo : de Sutter).

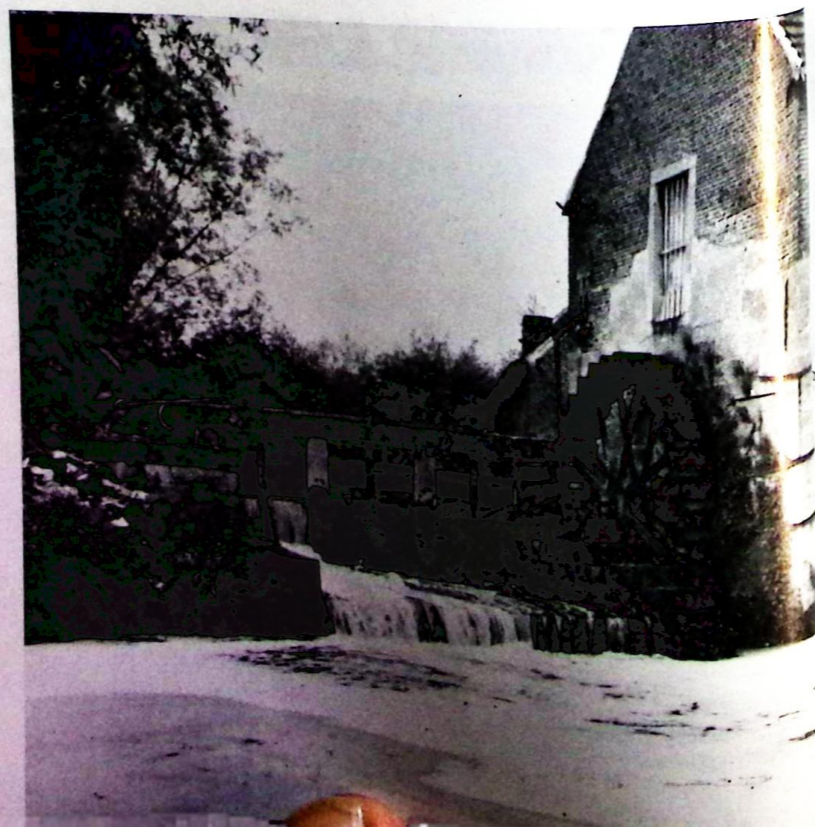
montre encore d'importantes parties romanes remontant au XI^e siècle, notamment à la nef. Des colonnettes et des chapiteaux décorent le porche occidental de style ogival.

L'autel de Saint-Pierre et ses dépendances, notamment Tollembeek, et la chapelle Saint-Pierre furent donnés à l'Abbaye Saint-Hubert de Cambrai, en 1148. A la même époque existait déjà une autre chapelle dédiée à Notre-Dame, qui devint le siège en 1314 d'un couvent de Chartreux qui se placèrent sous sa protection.

Le couvent connut un beau développement. Parmi les religieux on notera surtout le fils de Roger de la Pasture, Corneille.

Le grand peintre offrit 400 couronnes lors de son entrée à la Chartreuse en 1449. Le couvent possédait une biblio-

thèque importante et des œuvres d'art de qualité. Un très beau retable, consacré à la vie de la Vierge, conservé de nos jours à la chapelle castrale d'Enghien en témoigne. Il fut sauvé de la destruction grâce au sang-froid des moines qui l'enterrèrent dans la grange pour le soustraire aux méfaits d'iconoclastes, venus d'Audenaerde et d'Enghien, qui saccagèrent l'église et la bibliothèque le 27 avril 1566. De grands dommages furent causés à l'église et aux bâtiments par des troupes des États, venues de Ninove, et qui y mirent le feu le premier jour de l'Octave de la Visitation de la Vierge, en 1580. Le couvent fut rebâti en 1596 et connut une relative tranquillité jusqu'à son pillage par les troupes de Louis XIV en 1695. La Chartreuse disparut en exécution du décret de Joseph II, du 26 avril 1783, supprimant les ordres



contemplatifs. De nos jours les vestiges consistent essentiellement en la « camera mulierum » solidement rebâtie en 1716. Ammonius nous a laissé une très intéressante chronique du monastère.

Hérimmes a bénéficié très tôt de libertés communales, puisque des chartes de libertés furent accordées aux habitants en 1211 et 1214, par Englebert, sire d'Enghien. Les échevins d'Hérimmes faisaient usage d'un curieux sceau, qui fut repris dans les armoiries accordées à la commune par arrêté royal du 26 mars 1914, et que l'on peut décrire ainsi : « Un homme est assis, tête et pieds nus, les jambes croisées, le bras étendu et le bras gauche armé d'un bâton. L'homme, trouvé à dextre semble rendre un oracle. Il est assis sur un banc de pierre (banc de justice) issant de la pointe et est accosté à dextre d'une lune et à senestre d'une étoile à sept rais. » S'il s'agit bien

de la représentation d'un échevin dans l'exercice de ses fonctions, c'est l'un des plus curieux blasons communaux du pays. A l'époque révolutionnaire Hérimmes fut le siège d'une justice de paix qui ne s'est pas maintenue.

Notre retour se fera par la petite ville hennuyère d'Enghien trop peu appréciée à notre gré. Outre son parc, l'un des plus beaux du pays on peut y voir plusieurs édifices remarquables, et d'importantes collections artistiques à la chapelle castrale, au couvent des Capucins et ailleurs. Elle fut aussi un important centre de fabrication de tapisseries.

La route de la capitale passe par Hal où Notre-Dame dispose d'un sanctuaire superbe qu'on ne se lasse pas d'admirer.

Emile POUMON.

POUR répondre aux vœux exprimés par de fidèles lecteurs, la « Revue du Brabant » a fait confectionner un album-couverture, imitation cuir, de teinte rouge très agréable à l'œil et d'une conception moderne fort pratique, qui permettra à chacun de conserver nos numéros au fur et à mesure de leur publication.

Les amateurs peuvent se le procurer au Bureau d'Accueil de la Fédération touristique du Brabant, 2, rue St-Jean, à Bruxelles, au prix dérisoire de 50 F, ou en versant ce montant au C.C.P. 3857.76.



NOS CONFÉRENCES D'HIVER

14 décembre 1964

OMBRIE

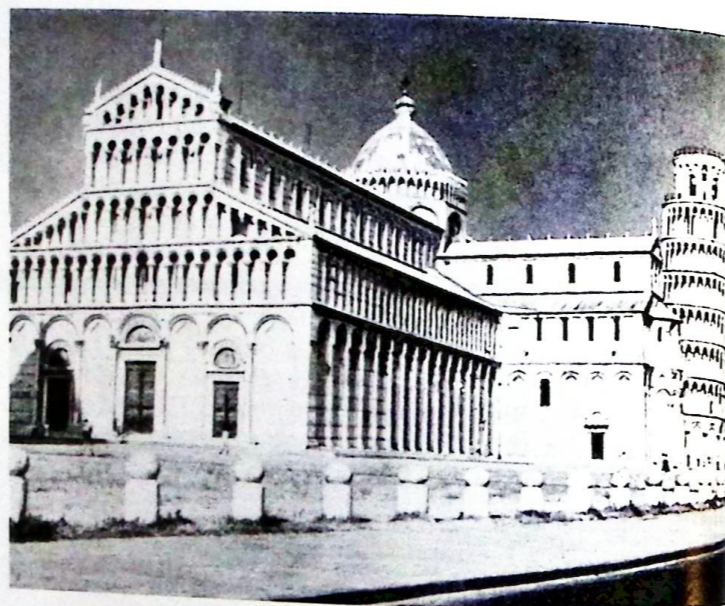
Verte Province au cœur de l'Italie

par M. Christian BRIADE,

Secrétaire de rédaction au Touring Club Royal de Belgique.

Nous laissons aux sociologues avisés comme aux psychologues chevronnés le soin de déterminer le rôle que nous croyons, personnellement prépondérant, joué par le tourisme dans la révolution des mentalités, constatée au cours de ces trente dernières années, dans la prise de conscience de l'universalité du message humain qui permet d'élargir, sans cesse, le champ de nos investigations, qui entretient en nous cette exaltante et réconfortante impression de baigner et d'évoluer partout en pays de connaissance et qui nous permet de goûter, en tous lieux, en dépit des barrières raciales ou politiques dressées sur notre route, aux chefs-d'œuvre engendrés par le travail lent et patient de la nature comme aux créations les plus fulgurantes du génie humain.

M. Christian Briade, le brillant et talentueux secrétaire de rédaction au Touring Club Royal de Belgique qui avait la charge d'orchestrer cet entretien didactique, avait parfaitement saisi cette disposition, cet état d'âme du touriste contemporain, aussi sut-il, dès l'abord créer, grâce à un commentaire sobre, dépouillé, élégant d'où jaillissait, de temps à autre, une note finement caustique, voire franchement cocasse, grâce surtout à sa parfaite connaissance du cœur humain, créer ce climat intimiste si propice à la communion avec les êtres et les choses et cette excursion dans cette Ombrie toute chargée d'une troublante atmosphère, dans cette Ombrie, qui, en dépit des guerres souvent cruelles, des brassages continus de population, des courants parfois violents d'opinion, est parvenue à vivre repliée sur elle-même et à conserver de la sorte, avec un soin jaloux, ses



La célèbre tour penchée, enfant terrible de Pise.

propres usages, ses traditions séculaires, son véritable et éternel visage, cette excursion, disions-nous, fut avant tout pour le conférencier l'occasion de nous communiquer, au travers des sites et monuments rencontrés, son intense joie de vivre, de nous faire partager aussi son enthousiasme primesautier et son réconfortant optimisme.

Il fallait, en effet, une dose peu commune d'enthousiasme et d'optimisme pour ne point céder au découragement ou à la tentation qui, au fur et à mesure que nous approchions du but, revêtaient les formes les plus lugubres comme les plus affolantes : crachin insidieux et pénétrant de Bruxelles au pied des Alpes; brouillard quasi opaque durant toute notre traversée de la Suisse; sarabande cahotique de voitures engluées dans les artères de Gênes, puis, sans transition, le chant presque irrésistible des rivages méditerranéens, éblouissants par cet astre du jour, enfin, retrouvé, qui tout au long de cette paradisiaque Riviera du Levant, de Rapallo la coquette, à Viareggio, la mondaine, semblent rivaliser de charme et de séduction pour nous happer et nous garder prisonniers dans leur décor un rien factice, sinon tapageur. Mais, en bon père de famille, notre aimable cicerone veille, jaloux de ses enfants, jaloux aussi des merveilles dont il est le précieux dépositaire et qu'il n'entend révéler qu'aux cœurs purs qui savent encore vibrer au contact de la Beauté.

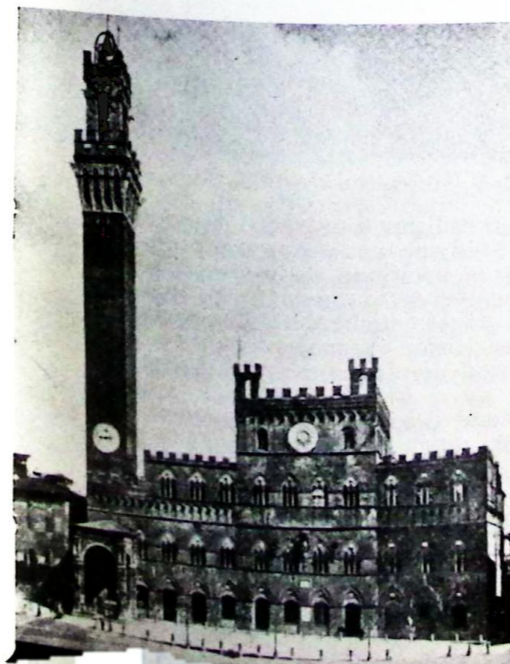
Beauté architectonique de Pise où, sous le regard placide de l'Arno qui s'étire au creux de la villette,



L'ambiance médiévale de San Gimignano.

ces trois seigneurs de l'architecture locale qui sont le Dôme (1068-1118) dont le style roman-pisan s'épanouit autour d'une façade à l'ordonnance à la fois harmonieuse et légère, le Baptistère (1153-1278) tout de marbre drapé dont l'intérieur, impressionnant avec ses trente-cinq mètres de diamètre continue de confondre l'esthète et le profane, le Campo Santo, enfin, qui, en dépit des plaies béantes laissées par la dernière conflagration mondiale, témoigne encore fièrement de la noblesse de ses origines, Pise où ces trois seigneurs disputent, sans doute, depuis toujours, dans une symphonie éblouissante de formes et de couleurs, la palme à cet enfant terrible de la cité qu'est restée la célèbre Tour penchée (1174-1350) dont l'inclinaison, pour le moins insolite semble un défi permanent aux lois de l'équilibre, tour qui réserve d'étranges sensations aux touristes qui s'enhardissent à gravir les quelque 300 marches pour jouir du sommet de ce spectacle inoubliable des Appenins dont les cimes bleutées semblent se fondre dans l'infini de l'azur.

Beauté grave et austère, quasi hiératique de San Gimignano où l'ambiance médiévale a trouvé au pied des treize tours seigneuriales, miraculeusement échappées à la malignité des hommes, un dernier refuge, un suprême retranchement et où il est encore possible de contempler le visage traditionnel de la terre toscane, visage fait de simplicité, de délicatesse, d'aménité mais aussi de grandeur et de noblesse où se reflète toute l'âme toscane. Beauté frivole de Sienne, ville d'art à la fois mystique et d'ce, passionnée et généreuse, timide et exubérante, Sienne dont les rues étroites et animées, bordées de splendides maisons patriciennes et de palais non moins remarquables, semblent, tout à coup, interrompre leur vagabondage pour s'ordonner au-



Le Palazzo pubblico, un des joyaux de Sienne la mystique.



Le miracle toscan est présent à Montepulciano (le palais Tarugi).

tour de ces sommets du génie humain que sont la Piazza del Campo et le Dôme.

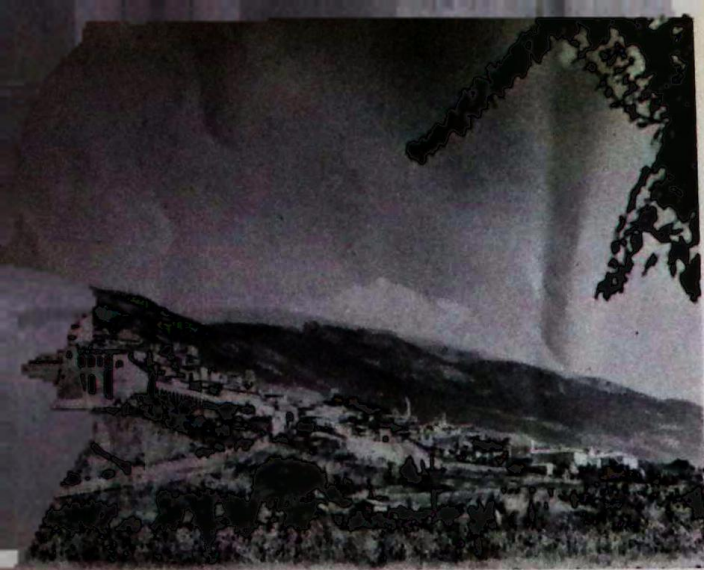
On reste confondu, ébloui, interdit devant cette Piazza del Campo, devant cet ensemble monumental d'une harmonie presque insurpassable, devant cette place toute chargée d'une étrange atmosphère, toute nimbée d'un pouvoir prodigieux de fascination sur lequel la patine des ans ne paraît avoir aucune prise et dont le joyau, le Palazzo publico (le Palais public), édifié entre 1297 et 1310, est, à juste titre, considéré comme un des monuments civils les plus accomplis que nous ait légués l'architecture gothique. Le Dôme, quant à lui, entamé en 1229 et achevé seulement dans le courant du XIV^e siècle, nous écrase par la majesté de sa façade richement décorée et revêtue de marches polychromes, nous étonne par la sveltesse de son campanile roman dont les assises voient alterner, avec bonheur, les marbres blancs et verts, nous subjugué par le jeu subtil de ses lignes et de ses couleurs, nous bouleverse par la richesse de son ornementation où fresques et boiseries extraordinaires forment le plus prestigieux des décors à ce pavement unique au monde où la mosaïque s'exprime en des figures allégoriques et bibliques d'une fulgurante luminosité.

Déroutante Toscane où rien n'accroche mais où tout retient, où se perpétue ce qu'on a si justement appelé le miracle toscan, ce miracle qui marque le peuple de son sceau indélébile et lui donne cet instinct artistique, fait de justesse et de mesure, que l'on ne retrouve nulle part ailleurs. Miracle toscan, présent à Montepulciano, où l'art de la Renaissance,

Il fait bon rêver le long des rives du paisible lac Trasimène...



Rapallo la coquette.



Le panorama d'Assise pittoresquement étagée sur les pentes du mont Subasio.



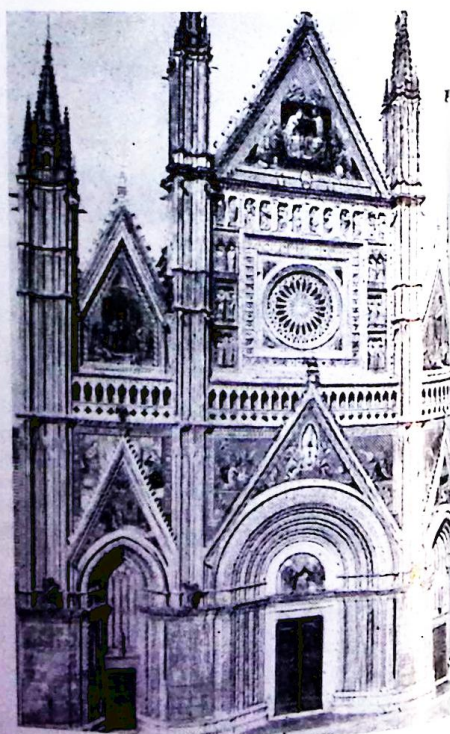
La basilique Saint-François.

Une fresque représentant le Sermon de Saint François aux oiseaux.



émoussillé par son « vino nobile », de haute renommée, donne libre cours à son exubérance; miracle toscano-présente aussi à Chianciano, élégante station thermale, dotée d'un équipement ultra moderne, où sont traitées les affections hépatiques et biliaires; miracle toscan présent encore à Chiusi, pimpante villette toute imprégnée de grâce désuète; miracle qui se prolonge sur ce sol d'Ombrie réverbérant encore cette douceur, ce rayonnement que lui conféra, un jour, son plus illustre enfant, le « Poverello »...

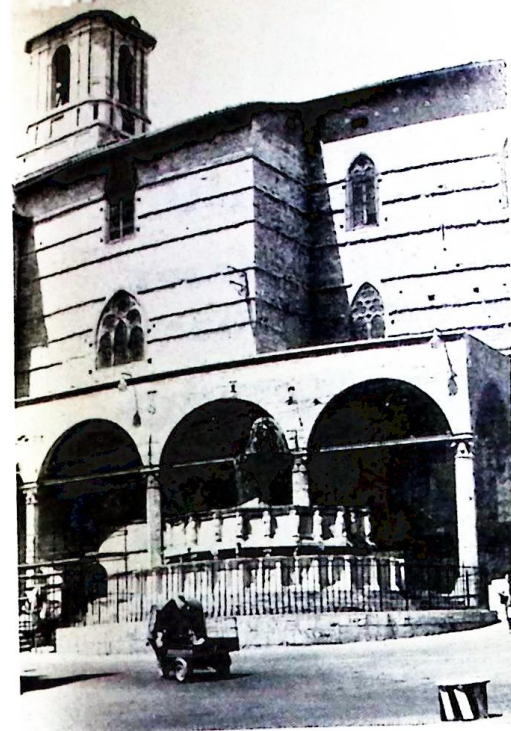
Le lac Trasimène, où médita saint François, nous accueille et nous invite, aussi, au recueillement et à l'introspection. D'une superficie de 128,6 km carré pour une circonférence de 45 km, il est le plus vaste d'Italie centrale. Il fait bon rêver le long de ses rives frangées de pins parasols, de cyprès, de vignes et d'oliviers et oublier, un instant, que ses eaux aux délicats reflets argentés charrièrent, jadis des flots de sang romain, lors de l'effroyable et apocalyptique boucherie qui opposa, en 217 avant Jésus-Christ, le Carthaginois Annibal aux troupes du consul Flaminius, carnage qui faillit sonner le glas des dernières espérances romaines. Lac paisible d'une touchante délicatesse, d'un charme discret, d'une pénétrante grandeur, échappé, pour combien de temps encore, aux souillures de notre civilisation dite progressiste, lac où l'on se plaît encore loin de cette industrie touristique qui frise la pacotille, le



La façade de la cathédrale d'Orvieto est considérée comme la plus hardie de la production des temps gothiques.

marchandage et le mercantilisme à outrance, à taquiner la truite, lac qui préfigure cette campagne ombrienne à la fois fertile et pacifique, cette campagne au rythme égal et tranquille, cette campagne qu'aima et immortalisa en des pages inoubliables l'incomparable François d'Assise, cette campagne qui nous prépare à l'enchantement que nous réserve Assise, la franciscaine.

Assise, cité de rêve, cité féérique, pittoresquement étagée sur les pentes du mont Subasio, Assise, toute de rose vêtue dans sa douce luminosité, Assise, ville du silence, patrie des oiseaux, refuge de poésie, réceptacle d'art où règne une harmonie que ne



La Grande Fontaine de Pérouse la pieuse.

rompt aucune note discordante, Assise, la mystique où déborde toujours en coulée suave l'amour inconditionnel que saint François voua à ses frères, les hommes comme à ses frères, les animaux, Assise exhibe, encore, avec une légitime fierté, d'authentiques quartiers de noblesse.

La basilique Saint-François, d'abord, construite d'après les plans du Frère Elie, édifice grandiose dont la première pierre fut posée en 1228 et qui fut consacrée en 1253 et qui comporte deux églises audacieusement superposées et une crypte. La façade, percée d'un portail gothique et d'une rosace entourée des symboles des Évangélistes, séduit par l'extrême simplicité de ses lignes tandis que l'intérieur du bâtiment abrite un véritable musée où regorgent les œuvres d'art: fresques fameuses de Giotto, détaillant la vie de saint François, fresques non moins précieuses de Simone Martini et de Ambrogio, et Pietro Lorenzetti dont une Vierge à l'Enfant qu'entourent saint François et saint Jean, œuvre toute en délicatesse, d'une bouleversante humanité, fresques encore de Cimabué dont une Crucifixion d'une intensité tragique presque insoutenable forment la plus stupéfiante des auréoles au tombeau où repose le saint. L'église Sainte-Claire, ensuite (1257-1265), dont les zones d'ombre et de lumière soulignent, avec force, la belle sobriété. Le Temple de Minerve, enfin, édifice romain, converti en église, étonnant de grâce et de légèreté derrière son portique rythmé par six majestueuses colonnes corinthiennes. On voudrait prolonger ces moments divins et nous mêler intimement à l'atmosphère si typique des marchés d'Assise où tout un peuple bigarré donne libre cours à cette exubérance communicative, héritage combien sympathique de ses ancêtres, ou encore baguenauder le long de ces boutiques à souvenirs en quête d'une pièce en céramique où l'art spécifiquement ombrien s'exprime avec le plus de raffinement, mais au-delà du Couvent Saint-Damien qui fut le théâtre, en 1212, de la conversion de saint François et où vécurent sainte Claire et ses moniales, d'autres bastions d'humanisme, de culture, voire... de bonne chère nous sollicitent. Voici Orvieto, altière et sévère sur son rocher de basalte qui domine la vallée de la Pazlia, Orvieto dont la cathédrale s'adonne d'une façade considérée comme la plus riche et la plus hardie de l'opulente production des temps gothiques, Orvieto, appréciée aussi

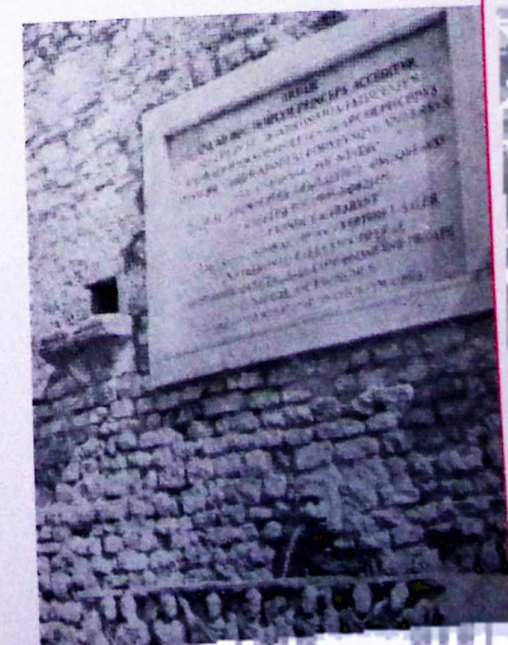
des gourmets pour son vin blanc, frais, bouqueté et délicatement fruité.

Pérouse lui succède. D'origine étrusque, Pérouse, la pieuse, atteste encore au-travers de ses remparts son passé agité par des guerres aussi nombreuses que dévastatrices qui n'empêchèrent pas, pour autant, une remarquable efflorescence artistique encore cristallisée de nos jours, par son Dôme d'abord, dont le style gothique ne craint pas le voisinage d'un portail baroque et d'une porte où s'épanouit l'art de la Renaissance, par sa Grande Fontaine, ensuite, incomparable morceau de bravoure en pur gothique, par son Palais des Prieurs, encore, qui développe un ensemble d'une austérité et d'une grandeur impressionnantes, par ses rues étroites, tortueuses aussi, parfait coupe-gorge où tout un passé refuse de mourir, par l'immortel souvenir, enfin, de ce génial enfant du terroir que fut le Pérugin.

Notre prestigieux défilé se poursuit. Après Spello, accroché au mont Subasio, où chaque point de vue est une source inépuisable d'inspiration, nous rejoignons tour à tour, Trevi, perchée sur une hauteur, dans un site adorable où prolifèrent les oliviers, Spoleto, paradis du flâneur, villette pleine de saveur où se multiplient comme à plaisir les coins pittoresques, Spoleto, cité colorée qui semble avoir été conçue et ordonnée pour servir de cadre aux festivals, Spoleto que domine la Rocca des Papes qui veille jalousement sur la merveille du terroir, le Pont des Tours, XIV^e siècle, long de 230 m., haut de 80 m. qui surmonte l'aqueduc romain qui servit de base à sa construction, Gubbio, enfin, cité oubliée, enchâssée dans un site prestigieux de montagnes, cité àpre qui évoque irrésistiblement les bourgades perchées des Alpes méridionales, Gubbio où se situe la rencontre pathétique du Poverello et du loup sanguinaire qui dévastait la région, Gubbio et sa Litta Vecchia, baignant dans une atmosphère encore authentiquement médiévale, où peintres et esthètes aiment tant rêver, Gubbio où les artisans travaillent toujours une céramique de haute qualité, où le folklore a gardé tous ses droits, Gubbio qui termine en apothéose notre passionnant périple, résumant, à nos yeux, tout l'enchantement de cette Ombrie, terre bénie du ciel et des dieux.

Le magistral exposé de M. Christian Briade, qu'appuyait une gamme étonnante de diapositives en couleurs, fut l'objet d'une ovation aussi soutenue que spontanée, témoignage de l'intense intérêt que porta l'auditoire à ce sujet de portée universelle.

Yves BOYEN



SPOLETO: Source et sarcophage antique dans un mur situé à côté du dôme.



Charles AZNAVOUR

à la Foire aux Cadeaux, des Métiers d'Art du Brabant

La Foire aux Cadeaux organisée pour la deuxième fois, dans les locaux de l'Office des Métiers d'Art du Brabant, rue Saint-Jean, 6, à Bruxelles a connu un franc succès.

Se trouvant dans notre capitale, Charles Aznavour, vedette de la chanson, a tenu à la visiter

Accueilli par MM. Courdent et Malherbe, députés permanents, l'artiste a longuement examiné les différents stands, marquant un vif intérêt à l'égard des objets présentés.

Emaux, faïences et étains retiennent particulièrement son attention.

Aznavour se prêta aussi avec la meilleure grâce aux exigences des photographes et, après avoir félicité les exposants, il se retira en se déclarant enchanté de sa visite ... ainsi que du joli cadeau, une bouteille recouverte de cuir signée Christoff, que le Président de l'Office, M. Malherbe, lui offrit gentiment.

(Photos : Belga)

Le livre d'art italien

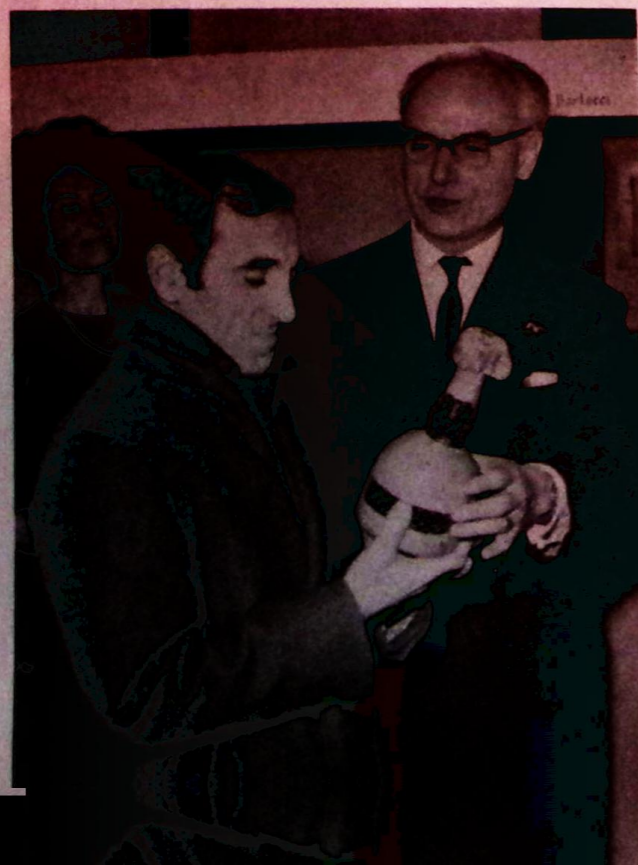
Une exposition consacrée au livre d'art italien s'est tenue en janvier en la salle des Métiers d'Art du Brabant.

M. Caserdi, ambassadeur d'Italie, qui procédait à son inauguration, en présence notamment de MM. le ministre Van Elslande, accompagné de son attaché culturel Dumont; Levarlet, secrétaire général au ministère de l'Education nationale et de la Culture représentant le ministre Janne; Migneco, conseiller à l'ambassade d'Italie, Crossetti, consul d'Italie à Bruxelles, etc., a situé la manifestation dans le cadre des échanges culturels auxquels les gouvernements respectifs d'Italie et de Belgique attachent une grande signification.

Il a remercié la section belge, le service des Relations culturelles de la Province du Brabant, ainsi que toutes les chevilles ouvrières de l'exposition qui, ayant déjà été présentée dans le Grand-Duché de Luxembourg, a été dirigée vers les Pays-Bas après son séjour à Bruxelles.

L'exposition a permis de constater les différences graduelles de la littérature artistique.

Tant de richesses caractérisaient les documents exposés — reflet saisissant du souffle de vie culturelle animant l'Italie d'aujourd'hui — qu'on aurait scrupule à dissocier les grands noms d'éditeurs figurant au dialogue. Puisse le fait de citer l'Arti Grafiche Ricordi, pour l'« Adoration Mystique », de Jean Van Eyck, admirablement reproduite, être considéré ici comme un hommage rejaillissant sur toute la constellation des maîtres contemporains de l'art librai italien.



Le Journal d'une Forêt

MARDI 21 FEVRIER 1956

Température : treize degrés sous zéro

C E matin, comme chaque jour depuis que ce froid exceptionnel sévit, j'emporte avec moi un sac rempli de croûtons de pain destinés, sans distinction ni préférence, aux chevreuils, corneilles, pies, mésanges, merles ou autres bestioles qui, toutes, ont faim.

Au sommet du coteau qui domine la rive gauche du Vuylbeek — petit ruisseau aux eaux restées libres malgré le gel — la futaie de conifères abrite souvent quelques chevreuils.

Après avoir gravi cette raide colline, je choisis une petite clairière sur laquelle, à l'aide du pied, je racle l'épaisse couche de neige. Apparaît alors, en dernier obstacle, une nappe de verglas — tombé en pluie de glace voici plus de deux semaines — qu'avec la lame d'un couteau, je fais éclater. Sous cette carapace, le terreau est enfin visible.

Sur cette surface brune qui, je l'espère, se remarquera de loin, je dépose quelques poignées de nourriture.

Demain, quand je repasserai en ce lieu, grande sera ma récompense si je ne retrouve plus une mie de pain.

En fin de promenade, attiré par un plaisir enfantin, je prends pied sur l'île de l'étang de l'Ermite. L'été, mystérieux taillis d'arbrisseaux variés, combien de fois cet îlot n'a-t-il pas excité ma curiosité par son caractère « Robinson Crusoe »...

Au crépuscule, à la lisière de la forêt, j'ai l'agréable surprise d'assister au bon voisinage de deux chevreuils et d'un faisan, unis dans un but commun : la recherche d'une pitance.

A ma vue, leurs ombres fugitives épousent la nuit des jeunes sapins noirs.

JEUDI 23 FEVRIER

La régularité du froid commence à marquer physiquement les animaux. A mon approche, un chevreuil semble éprouver de sérieuses difficultés à fuir, traînant les pattes arrière.

Je veux encore apporter de l'aide à ces bestioles. Je détache, sur place, des feuilles de roncier trop haut perchées pour certains animaux; j'en fais un tas qui se distingue parfaitement de la neige.

VENDREDI 24 FEVRIER

La température se maintient à quinze degrés sous zéro.

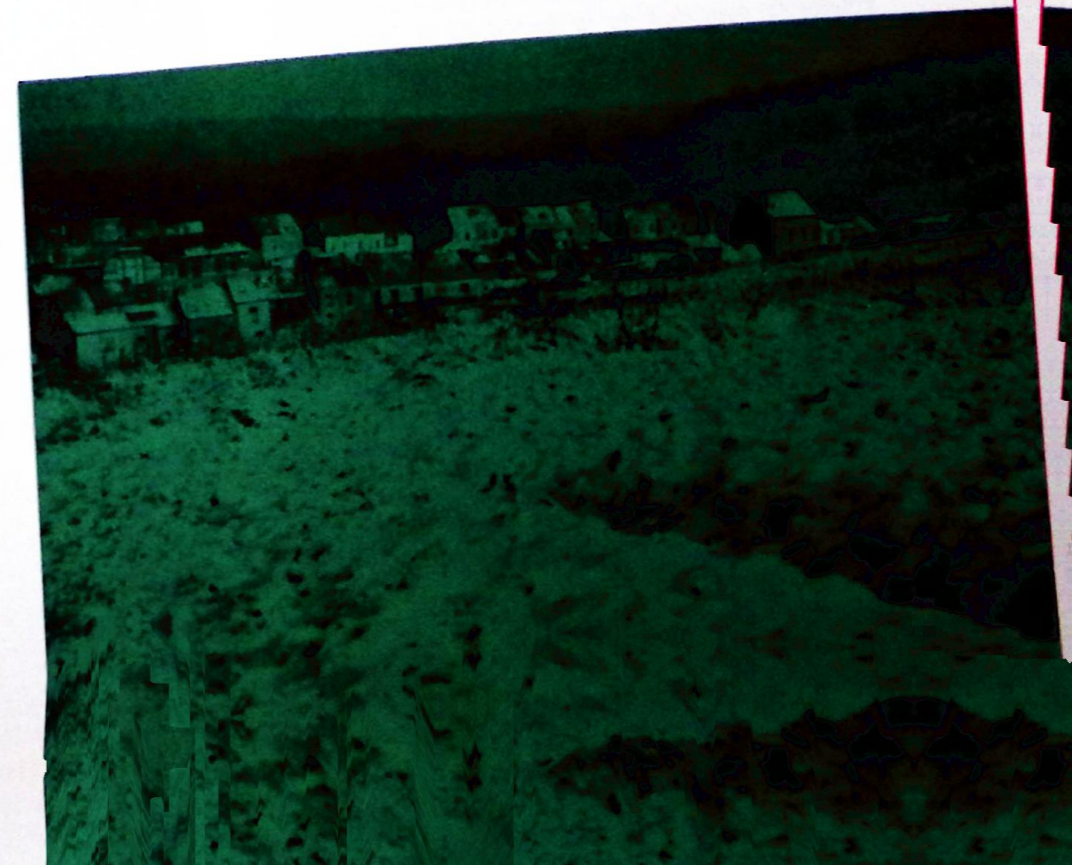
Dans un lieu très retiré où croissent en toute liberté ronciers, sureaux et mûriers, j'assiste à la fuite éperdue de plusieurs chevreuils. C'est à cet endroit que je retrouve, intactes, les feuilles détachées la veille. Je suis fort déçu qu'aucun animal n'y ait touché.

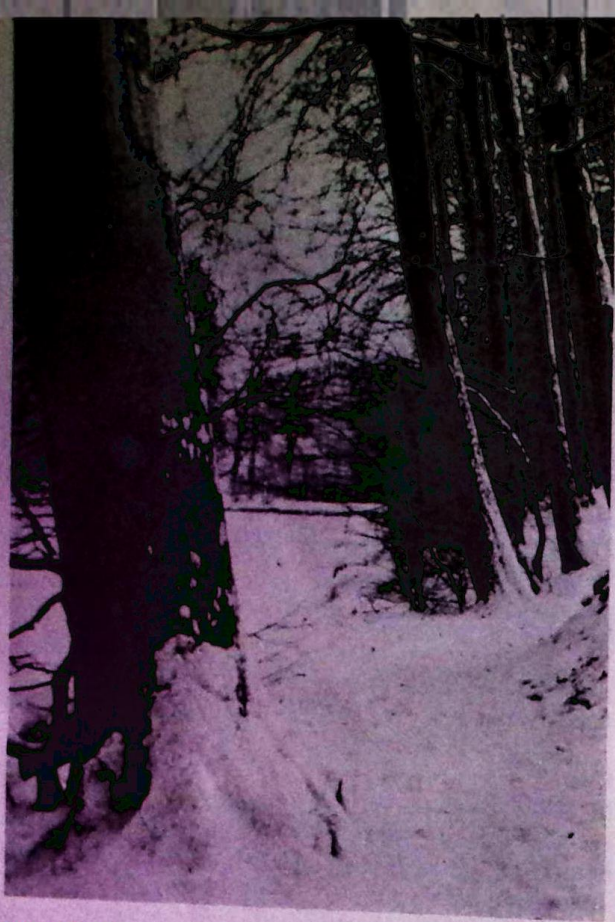
Mon attention, toujours en vagabondage, s'accroche soudain sur une masse brune. Quand je m'en suis approché, je découvre une chevette qui gît, immobile, morte. Un instant, je crois qu'elle dort; la tête basculée dans une pose inhabituelle m'ôte cet espoir.

Le pauvre animal est encore tout tiède. Pas la moindre blessure n'est visible. Sans doute sera-t-il mort de froid ou de faim.

..

Cet après-midi, ô surprise, les feuilles de ronciers ont disparu. La mort d'un de leurs semblables a-t-elle servi de leçon aux autres chevreuils ?





zéro. Une printanière brise parfumée nargue la fine neige qui tombe.

MERCREDI 29 FEVRIER

Le foin déposé lundi est resté intact. Les chevreuils sont très friands, semble-t-il. A moins que leur instinct leur ait fait comprendre que leurs peines s'achèvent.

Aujourd'hui, c'est réellement le dégel. Les chemins sont presque impraticables et le verglas ancien réapparaît, encore plus glissant.

Le paysage se transforme avec une rapidité toute printanière. Les coteaux exposés au sud se dévêtissent de neige. Il fait très doux : dix degrés au-dessus de zéro. Quel bien-être !

Le fracas de la chute d'un arbre est prêt à faire oublier que dans vingt jours, le printemps sera là. Cette coupe tardive de plusieurs lots de hêtres est une conséquence du mois passé sous la neige. Les marchands de bois ont obtenu une prolongation du délai d'abattage initialement imparté.

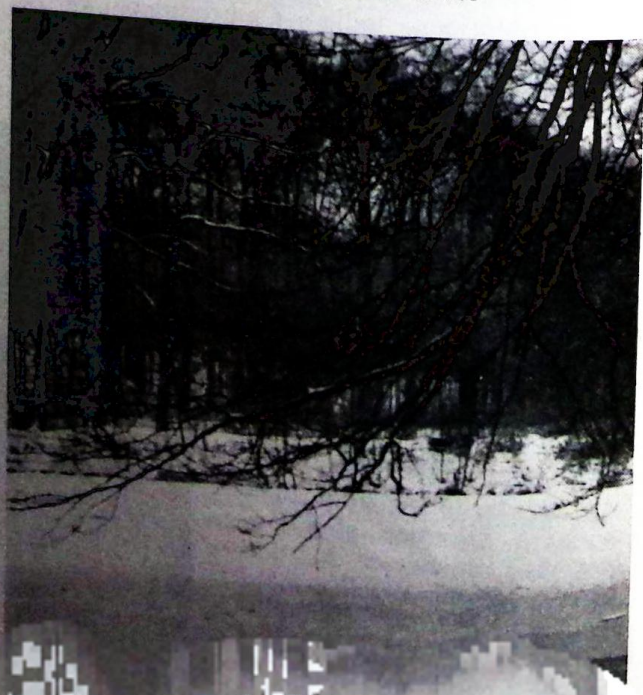
**

L'étang de l'Ermite est très joli depuis que la neige qui recouvrait la glace est entièrement fondue. Durant cette longue période de basses températures, une parcelle d'eau était demeurée rebelle à toute congélation; fort agrandie aujourd'hui, elle retrouve la teinte vert sombre qu'elle possède habituellement aux jours de pluie.

Dans cette eau calme, quel plaisir de revoir des petits poissons !

Gilbert NINANNE.

Prochain article : MARS



DIMANCHE 26 FEVRIER

En prévision de l'inévitable « invasion » de la forêt par les promeneurs, je décide de les prévenir afin de dissimuler le corps de la chevrette, par crainte de plaisanteries macabres. Je le recouvre d'une branche morte de sapin aux aiguilles roussies.

Quelques heures plus tard, je me mêle à la masse des fervents de la neige.

L'après-midi est agréable. La température est relativement douce. Le soleil donne même une certaine chaleur qui fait naître une velléité de dégel.

LUNDI 27 FEVRIER

A l'initiative des Eaux et Forêts ou de simples villageois soucieux de la survie de la faune, aux abords de l'étang des Enfants Noyés, du foin a été déposé en plusieurs endroits. J'en ramasse un gros paquet et le porte à une place où je vois, quasi chaque matin, quatre ou cinq chevreuils.

Les bêtes sont là mais fuient à mon approche pacifique.

Dans un massif de hauts conifères, je trouve une corneille morte, le bec enfoncé dans la neige, les ailes grandes ouvertes. Je ne vois qu'une seule patte à ce peu gracieux passereau; je retourne cette chair froide et constate, en effet, que la patte droite est sectionnée à hauteur de l'articulation. Pas la moindre tache de sang n'est visible. Il est bien évident que la cicatrice est de loin antérieure à ces derniers jours. Curiosité... La température s'élève jusqu'à cinq degrés sous

Le SEMI-METRO

Solution aux problèmes de la circulation à Bruxelles ?

SI je découpais un morceau de carton de la grandeur d'une auto et me déplaçais avec ce carton en tous lieux, je serais sans doute arrêté pour comportement scandaleux, alors que l'automobiliste est autorisé à revendiquer le même espace. Je me demande donc pourquoi je n'aurais pas le droit de me promener avec mon carton. Voici illustrée d'une manière très spirituelle par le secrétaire d'une municipalité scandinave, l'inégalité des proportions prises par le transport privé par rapport aux transports publics. En effet, que constatons-nous :

Huit heures du matin ou 18 heures : coups de klaxons, gêne, lenteur, encombrements, énervement... accidents ! Ceci ne peut plus durer. Des études ont été consacrées aux différents aspects du trafic et du développement urbain, et, si la solution idéale est introuvable, des remèdes, tels la création de grands parkings périphériques, de shoppings centers suburbains, l'installation de la zone bleue, etc. pourraient déjà résoudre en partie le problème.

D'après la loi de Fourastié, d'ici quelques années, le pourcentage des travailleurs du secteur primaire (agriculture, mines...), suite à la mécanisation, tombera de 80 % à 10 %, tandis que l'inverse se produira dans le secteur tertiaire, c'est-à-dire les services publics, qui se tiennent traditionnellement dans les villes.

Or, nous constatons un dépeuplement constant du Pentagone, conséquence du vieillissement de la population. Nous assistons donc à un mouvement centripète au point de vue de l'urbanisme, mais centrifuge au point de vue social, d'où l'importance croissante des transports.

En ce qui concerne les voitures privées : principales causes des encombrements et des embouteillages, pour Bruxelles, il apparaît que chaque année 20.000 véhicules supplémentaires seront lancés dans la circulation et ceci jusqu'à la saturation entre 1970 et 1975; or, pour l'instant il n'existe que 20.000 places de parcage autorisées et déjà 28.000 voitures sont sans possibilités de stationnement ! Quels seraient les remèdes ? M. Jean Vrebos, secrétaire général du Ministère des Communications et des P. T. T. répond : *il ne faut se faire aucune illusion : pendant 20 ans au moins nous ne serons pas en mesure d'absorber dans des parkings l'accroissement du parc automobile. Il faut d'abord se débarrasser des tramways. Quant à la zone bleue, elle attend d'être votée par le Sénat. Mais il ne faut pas trop compter sur elle : le Belge est par nature indiscipliné et « roublard », et les effectifs de la police bruxelloise*



Les innombrables parkings sont nécessaires à nos cités modernes !

sont insuffisants pour assurer une surveillance constante. On peut compter, par contre, sur les chemins de fer. La Jonction par exemple : avec ses six voies d'accès ou de sortie, amène en ville plus de clients que toutes les voitures de la capitale. Il serait cependant difficile de la développer étant donné que nous avons affaire à un problème d'heures de pointe. L'autobus ? Il déçoit en service urbain. Sur le plan social également, c'est une régression : moins de confort et guère plus de vitesse. Le chemin de fer aérien du type Alweg ? On ne le voit pas bien dans certaines rues étroites de Bruxelles. Alors que faire ?

De grands travaux ont déjà été réalisés : de nombreux tunnels depuis le haut de la ville vers le centre puis le viaduc jusqu'à Koekelberg, pour les voitures; des passages souterrains aux voies de grand trafic, pour les piétons, dont les principaux aux environs de la Gare Centrale; les lignes de tramways en partie souterraines au Midi. Ces dernières transformations déjà, datant maintenant de plus de dix ans, avaient fait naître l'idée des semi-métros (ou pré-métros comme on les appelle actuellement). Mais des problèmes de crédits et autres avaient obligé les autorités à rejeter les projets.

Commencement des travaux : fin 1965 ou début 1966 !

Aujourd'hui c'est devenu une question vitale, et les propositions ont enfin été adoptées. Tous les plans et travaux préparatoires sont terminés, et techniquement les premiers coups de pioche pourraient être donnés. Il faut malheureusement, malgré l'accord, encore attendre les crédits... Nous ne désespérons pas et nous comptons dans un avenir proche, fin 65 ou début 66, commencer les travaux. Cette solution sera bien sûr progressive et se subdivisera en plusieurs stades.

En premier lieu, on songe à l'aménagement des

voies principales de pénétration et de sortie, c'est-à-dire les axes Nord-Sud (Gare du Nord - Gare du Midi), Est-Ouest (Place Ste-Catherine - Rond-Point de la rue de la Loi) et le tronçon de la place Quelelet à la Porte Louise.

Les stades suivants seraient la construction de lignes secondaires telles les liaisons entre la Porte de Namur et la place Flagey, la rue de Luxembourg et la gare du Quartier Léopold, la Jonction et la Porte Louise à la Barrière de St-Gilles, sans oublier un projet de raccordement à l'ancienne ligne de chemin de fer de Tervuren, desservant la région de Wezembeck-Oppem.

La première réalisation

Il est prévu que la ligne Est-Ouest du semi-méto, c'est-à-dire la liaison entre le Parc du Cinquantenaire (à partir de la Joyeuse Entrée) et la place Ste-Catherine, sera réalisée en premier lieu. Diverses raisons ont imposé cette priorité. La rue de la Loi est considérée comme l'un des principaux axes de pénétration dont la « libération » en faveur des automobilistes s'impose d'urgence. D'autre part, le complexe des institutions européennes, actuellement en construction sur l'emplacement de l'ancien couvent des Dames de Berlaumont pourra être occupé dès avril 1968 et abritera quelque 5.500 fonctionnaires. Ceci nécessite naturellement la réalisation des voies d'accès vers le centre administratif européen, ainsi que des moyens d'écoulement du trafic. Cet énorme complexe-verrière de 23 étages, en forme d'étoile à quatre branches, disposera d'un grand parking souterrain d'une capacité de 2.500 véhicules. Aussi l'Etat envisage-t-il d'accélérer la construction du grand tunnel routier de la rue de la Loi — qui se trouve dans le même tracé que la ligne souterraine pour tramways — avec son embranchement direct vers ces parkings. Il ne peut évidemment être question d'ouvrir le tunnel pour voitures, puis de refermer le sol et de le rouvrir plus tard pour installer un second tunnel en dessous du premier !

De plus, il a été décidé que tout le tronçon de la rue de la Loi serait souterrain : il sera donc possible en surface d'imposer le sens unique pour les voitures sur les cinq bandes de roulage, tandis que l'inverse se produira rue Belliard et rue de Comines, où un viaduc sera construit au-dessus de la chaussée d'Etterbeek. On compte terminer pour 1968 la partie qui mènera de l'avenue de la Joyeuse Entrée à la rue Royale :

— **Avenue de la Joyeuse Entrée** : deux accès d'entrée et de sortie pour les tramways souterrains vers l'avenue de Cortenberg et vers l'avenue d'Auderghem;

— **La station Berlaumont** : à hauteur du Résidence : elle communiquera avec la future gare S.N.C.B. où aboutira un chemin de fer de ceinture reliant Bruxelles-Nord et le Quartier Léopold;

— **La station chaussée d'Etterbeek** : elle donnera communication à la chaussée du même nom. A cet endroit, le tramway souterrain circulera dans un tunnel suspendu passant sous le niveau actuel de la rue de la Loi et au-dessus de la chaussée d'Etterbeek;

— **La station avenue des Arts** : elle donnera communication avec la ligne de la Petite Ceinture. La rue de la Loi va ici changer complètement de physionomie. Un nouvel immeuble sera construit sur l'emplacement de l'ancien hôtel des Premiers Ministres et un autre, en face, sur l'emplacement

du Ministère des Communications. Les nouvelles constructions seront en recul de l'actuel alignement, ce qui permettra de porter à 26 mètres la largeur de la rue de la Loi à cet endroit, entre les trottoirs. Ceux-ci seront couverts et auront l'aspect de galeries. C'est là que se trouveront les accès et sorties de la station de correspondance des lignes Est-Ouest et Petite Ceinture;

— **La station Parc-Loi** : à peu près en face du Parlement, la voie souterraine pour tramways amorcera une courbe vers le Parc sous lequel sera installée cette station, presque en face de la rue de la Montagne du Parc.

Sous la place Madou

Une partie de la ligne souterraine de la Petite Ceinture sera également réalisée pour 1968 : entre l'ancien Observatoire, square Henri Frick et la rue Guimard. Ce tronçon passera donc sous la place Madou et sous la rue de la Loi. Signalons que si ceci avait été prévu un peu plus tôt et réalisé en même temps que les tunnels routiers à ces deux mêmes carrefours, l'entreprise eut sans doute présenté plus de facilités tout en coûtant moins cher et l'on eut pu en tout cas, profiler les boulevards en surface en tenant compte de la disparition des voies de tramways.

Place Madou, la construction de la station souterraine sera combinée avec celle des parkings souterrains de l'immeuble-tour qui se dresse à l'entrée de la chaussée de Louvain, dans l'axe de laquelle un tunnel sera amorcé pour permettre, plus tard, la mise en souterrain des tramways qui empruntent cette chaussée.

Après 1968

La ligne Est-Ouest ne sera prolongée vers le centre de la ville qu'après 1968. Du Parc de Bruxelles, cette ligne descendra sous la rue de la Montagne du Parc, la rue de Loxum, la rue d'Arenberg, la rue de l'Ecuyer, la rue de l'Evêque, pour aboutir sous la place Sainte-Catherine.

Il est probable que l'Eglise Ste-Catherine, œuvre de Poelaert, qui tout doucement tombe en ruines, sera démolie à ce moment.

Plusieurs stations souterraines seront aménagées sur le parcours : rue de Loxum, où une dérivation vers la Gare Centrale est prévue, rue de l'Evêque où la correspondance avec la ligne Nord-Sud sera assurée sous la place de la Monnaie.

La Grand-Poste sera d'ici peu de temps en voie de démolition. Le gouvernement a décidé de faire édifier sur son emplacement un vaste immeuble partiellement destiné à son administration (P.T.T.) mais qui comportera aussi plusieurs niveaux de parkings souterrains, un drive-in postal souterrain; peut-être même une gare d'autobus souterraine, ainsi qu'une galerie couverte en forme de croix, bordée de magasins, par où l'on aura accès à la station de méto.

Vers la Porte de Namur

Quelques années plus tard, la ligne de la Petite Ceinture sera prolongée vers la Porte de Namur et la Porte Louise avec dérivation vers la chaussée d'Ixelles et la place Flagey.

La halte de la Porte de Namur se situera aux pieds d'un immeuble-tour, dans le square prévu entre la rue du Bastion, le début de la chaussée d'Ixelles et l'avenue Marnix. Nous retrouverons là les mêmes avantages qu'à St-Josse-ten-Noode.

C'est vers la même époque que la ligne Nord-Sud sera aménagée. Depuis la Jonction Nord-Midi, nous l'avons citée plus haut : il en existe déjà un embryon utilisé par les tramways sous la place de la Constitution. De là, la ligne passera sous les boulevards du centre où de nombreuses stations sont prévues. Le « tramméto » débouchera enfin au-delà de la place Rogier par une rampe longeant la rue du Progrès. Et voilà, la première partie du programme est terminée : attendons, constatons, jugeons...

Aucune date n'a encore été fixée quant à la réalisation de la seconde phase du vaste complexe routier souterrain : la prolongation du tunnel pour voitures, auquel est couplé le pertuis du semi-méto, de l'entrée du Parc du Cinquantenaire jusqu'à l'avenue de Tervuren. C'est dans cet ouvrage d'art que trois pertuis superposés passeront sous les arcades, deux

réservés aux voitures et un, celui du niveau inférieur, destiné aux tramways.

En l'an 2000 ?

Nous n'avons également pu obtenir de précisions supplémentaires quant aux parties secondaires des projets précités. Remarquons seulement qu'ils s'étagent sur de nombreuses années et qu'il faudra nous armer de patience. Mais nous serons récompensés; le simple fait que dès la mise en service de la première ligne, on espère des gains de 50 à 60 % de temps, ce qui est fort appréciable, nous donne déjà un aperçu des progrès en voie de réalisation.

Signalons encore que tout sera mis en œuvre afin que les travaux soient faits au maximum en souterrain et que le souci des promoteurs de l'entreprise est de gêner le moins possible la vie des entreprises et la circulation pendant toute la durée des travaux. An 2.000 : Bruxelles, ville riante au soleil; labyrinthe bourdonnant sous terre?...

A.V.W.

AVIS - ECHOS - AVIS - ECHOS

Le Grand Prix français du Reportage touristique

Réuni à Saint-Etienne (Loire - France) le 13 décembre dernier, le jury du VII^e Grand Prix du Reportage touristique français, composé de douze personnalités littéraires et touristiques, a récompensé Mme Suzanne Belat, de Lyon, pour Escalade à la Réunion. Le deuxième prix a été décerné à notre collaborateur Joseph Delmelle pour un reportage sur l'Ardèche.

Rappelons que notre ami avait déjà obtenu le Prix Martini du Reportage touristique en 1963 et, la même année, le Premier Prix du Concours de littérature touristique organisé par l'association Haute Senne, Sennelle et Samme qui groupe des communes du Hainaut et du Brabant.

En outre, Joseph Delmelle vient d'obtenir la Croix de Chevalier de l'Ordre de Léopold II pour mérites littéraires.

Quinze ans de présidence

La Société des Architectes diplômés de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles fêtera le 5 février prochain, à 20 heures, au cours d'un banquet amical les quinze années de présidence de V.G. Martiny (architecte en chef de la Province de Brabant), qui s'est montré on ne peut plus dynamique président. C'est dans un établissement du Centre de Bruxelles que la S.A.D. Br. convie ses membres à fêter celui qui s'est toujours montré bon et joyeux confrère n'oubliant jamais que rendre service c'était honorer l'amitié.

Concours photographique

U.C.A. Ixelles organise son 23^e concours photographique accessible aux amateurs, sur le thème : 1. Ixelles pittoresque; 2. Sites et monuments en Brabant et ailleurs dans le monde. Plus de 5.000 F de prix seront attribués aux lauréats. La Fédération touristique du Brabant alloue un prix de 1.000 F pour une série de 4 photos.

Les envois seront adressés au Secrétariat de l'U.C.A., rue du Malbeek, 3, à Bruxelles 4, au plus tard le 18 avril, où l'on peut obtenir tous renseignements utiles.

Les concours de l'Académie internationale du tourisme

L'Académie internationale du Tourisme, placée sous le haut patronage du prince souverain Rainier III de Monaco organise, chaque année, un concours universitaire et un concours général basé sur le Tourisme.

Concours général 1965

Quelle place donnez-vous à la connaissance de votre propre pays dans vos préoccupations touristiques ?

Les participations devront parvenir également avant le 20 mai 1965.

Elles ne devront pas excéder la valeur de cent lignes dactylographiées, et devront être rédigées en français, anglais, allemand, espagnol ou italien, ou être accompagnées d'un résumé ou d'une traduction intégrale dans l'une de ces cinq langues (de préférence en français).

Le premier prix sera constitué par le Prix Prince Rainier III composé d'une médaille en vermeil à l'effigie du Souverain, d'un séjour d'une semaine à l'Hôtel de Paris à Monte-Carlo, de 500 F français et d'un diplôme de l'Académie.

Un deuxième prix et des mentions pourront également être attribués.

Les envois ne seront pas retournés. Les résultats seront publiés dans le numéro du quatrième trimestre 1965 de la Revue de l'Académie.

« Concours universitaire 1965 »

L'Académie a défini comme suit le thème proposé aux concurrents :

Quel est, selon vous, le rôle que le tourisme est appelé à jouer dans la civilisation des loisirs ? Justifiez votre opinion.

Ce concours est ouvert spécialement à tous les étudiants inscrits dans une faculté, ainsi qu'aux membres du corps enseignant; les élèves des écoles professionnelles du tourisme sont également invités à y participer. Les participations devront parvenir au Secrétariat Permanent de l'Académie avant le

20 mai 1965, Boulevard des Moulins, 2a, à Monte-Carlo.

Elles ne devront pas excéder la valeur de dix pages et devront être rédigées en français, anglais, allemand, espagnol ou italien ou être accompagnées d'un résumé ou d'une traduction intégrale dans l'une de ces cinq langues.

Le lauréat recevra un diplôme d'honneur de l'Académie, verra son essai publié dans la Revue de l'Académie Internationale du Tourisme (cette revue n'est distribuée que par voie d'abonnements moyennant la somme annuelle de 10 FF) et bénéficiera d'un séjour d'une semaine dans un hôtel de la Principauté de Monaco ou d'un autre pays. Un deuxième prix et des mentions pourront également être attribués.

Les envois ne seront pas retournés.

Cercle Royal « Les Joyeux »

Dimanche 7 février : Berchem-Ste-Agathe - Mont Thabor - Dilbeek Réunion place communale de Berchem-Ste-Agathe à 2,15 heures (trams 7-10-35-bus 85). Pilote : Pierre Royen. Le soir, à 18 heures, réunion chez notre membre « Laiterie des trois ânes », à Dilbeek, rue de la Station 8.

La presse de langue française dans le monde

M. Henri Masson-Forestier, président de l'Union nationale des exportateurs de publications françaises, qui traitait en Sorbonne devant les étudiants de la faculté des lettres de la place de la presse française dans le monde, a indiqué que 80 pays étrangers éditent quelque 2.400 publications en français pour 105 à 110 millions d'êtres humains.

Ces publications sont, à l'évidence, nombreuses dans les pays de langue française et dans les pays francophones, mais on les trouve aussi dans le reste du monde : une vingtaine en Italie, dix-sept en Grèce, dont un quotidien, quarante-deux aux Etats-Unis, vingt-sept en Roumanie, onze en Tchécoslovaquie, dix en Union Soviétique, etc. On en rencontre aussi en Australie et même en Chine.

Cœur rouge sur carton blanc

FÉVRIER, en sus de ses perce-neige, crocus et chatons de saules, de ses trilles de l'alouette, de la lumière qui s'attarde déjà et de ses vagues reminiscences de carnaval, offre de par les villes, dans toutes les vitrines, de beaux cœurs unis et lisses et purs comme des cœurs doivent être. Des cœurs tout rouge sur carton blanc avec un 14 tout aussi pourpre, symboles d'une affection timide ou naissante, qui sont ensuite, par le facteur pressé, glissés dans les boîtes aux lettres.

Ils annoncent, ces cœurs, la Saint-Valentin, le 14 février, la fête des amoureux, les vrais, ceux que dépeint si joliment le poète Verlaine dans un des poèmes de ses charmantes « Aquarelles », qui, pour la plupart, portent des titres anglais; celle-ci s'intitule : « A Poor Young Shepherd » (Un pauvre jeune pâtre) :

*C'est Saint-Valentin!
Je dois et je n'ose
Lui dire au matin...
La terrible chose
Que Saint-Valentin!*

La jeune fille se désole, surtout lorsqu'elle reconnaît :

*J'ai peur d'un baiser
Comme d'une abeille...*

« J'ai peur d'un baiser », quelle jolie inscription à graver au centre d'un de ces cœurs pourpres de la Saint-Valentin !

L'amoureux tremblant osera, lui : la fête n'autorise-t-elle pas l'envoi d'un discret témoignage à la Valentine de ses pensées.

Mais le cœur rouge sur carton blanc dépasse, en symbole, les menus présents, les fleurs, les cartes ou images illustrées qui s'échangeaient jadis. Il apparaît plus ardent, dans son expression, qu'un simple sentiment platonique... Et voilà saint Valentin confronté avec des choses qui n'ont évidemment rien de commun avec ce confesseur de la foi chrétienne.

Honorable prêtre que l'empereur Claude tenta en vain de faire renoncer à sa croyance en Dieu, Valentin eut la tête tranchée vers l'an 273 alors qu'il venait, par ses prières, de rendre la vue à une jeune fille aveugle.

Selon la plus ancienne légende, il avait, auparavant, en l'an de grâce 250, évangélisé un groupe de fidèles parmi lesquels une idylle se noua. Saint Valentin, évêque de Terni, près de Rome, bénit secrètement cette union et celle-ci s'avéra si heureuse que tous les autres couples demandèrent aussi l'onction bénéfique. Une coutume était née qui allait devenir millénaire. Le nombre des fiancés fut bientôt si élevé que saint Valentin décida de consacrer un jour de l'année aux bénédictions nuptiales : il le fixa au 14 février. Après l'imposition, chacun des couples recevait une fleur et c'est depuis lors que ce jour unit la fête des fleurs et des cœurs.

De l'époque païenne

Ces idées superstitieuses datent, sans contredit, de l'époque païenne, et doivent se rapporter à quel-

que fête d'une déité propice aux amants et au mariage.

Déjà Néogorgus, ancien poète latin, déplore ces errements païens. « Des filles lascives, dit-il, cherchent à savoir QUEL mari leur est destiné, en cachant en quatre, cinq ou huit oignons certains noms, et plaçant ensuite ces oignons dans un four chaud. Celui des oignons qui germe le premier doit leur indiquer le nom du futur. D'autres se rendent le soir devant un tas de bois et en tirent au hasard un morceau. Si ce morceau est bien droit et ne présente pas de nœuds, ces filles se flattent d'obtenir un bon et aimable mari; mais si le bois n'est pas droit et offre des nœuds, elles peuvent s'attendre à devoir épouser un homme à la fois méchant et contrefait. »

Alban Butler, l'hagiographe anglais, dans le plus célèbre de ses ouvrages, la « Vie des Saints » (1745) voit dans cette superstition une reminiscence d'une fête, célébrée le 15 février dans l'ancienne Rome, les Lupercales.

Où le corps se trouve-t-il ?

Il convient de remarquer qu'on n'en trouve des traces que chez les peuples d'origine saxonne et surtout anglo-saxonne, ou en rapport direct avec ces peuples. Bien que la Belgique se vantât naguère de posséder le corps de saint Valentin, que le pape Grégoire XV donna à Louis, comte d'Egmont, et que celui-ci fit déposer au château de la Hamaide, près d'Ath, il n'était pas beaucoup question de lui chez nous.

Cependant, en Hainaut, où saint Valentin est patron des apiculteurs, les paysans le regardaient comme favorable à la culture de l'oignon, et les jardiniers étaient d'avis qu'il était bon de planter le jour de ce saint les haies de houx.

D'autre part, signalons, en tant que remèdes populaires, qu'à Jupille, près de Liège, le saint — qui est de bon augure puisque l'étymologie de son nom indique : *Valere*, se bien porter, réussir — se voit prié pour « li rondé » ou sueur de tête infantile. Pour arrêter la transpiration trop abondante, on applique sur la poitrine du petit malade son bonnet tout mouillé encore de sueur. Ce bonnet sera laissé en ex-voto à l'église.

Le saint est honoré à Froidthier pour « li fiv'lène » (fièvre lente) et à Huy, à la Collégiale, on l'invoque pour la « souwète » (suette).

Mais on disait aussi, pour en revenir au Hainaut, que la première jeune fille qui rencontrait un garçon le jour de Saint-Valentin deviendrait sa femme. Puis on ajoutait « qu'à la Saint-Valentin, l'oiseau faisait choix de sa femelle ».

Tradition anglo-saxonne

Et ceci nous place dans la tradition anglo-saxonne. Cette fête est célébrée surtout en Grande-Bretagne où la coutume était même très bien observée dans les villages.

Le blond Valentin occupe au ciel l'enviable posi-

tion de patron des amoureux et l'un d'eux veut que, dans les traditionnelles campagnes de l'autre côté de la Manche, le jeune homme choisisse, ce jour-là, la jeune fille qui sera sa *Valentine* et dont il sera le *Valentin*, ou cavalier servant, toute l'année... et parfois même toute la vie.

Il existe d'ailleurs diverses manières de s'arranger pour obtenir ce résultat.

En voici une : le tirage au sort. Le 13 février, la veille de la fête, garçons et filles se réunissent à nombre égal devant deux urnes, l'une qui est pour les messieurs et l'autre pour les demoiselles. Les deux camps inscrivent leurs noms ou des noms d'emprunt sur des billets que chaque camp jette dans son urne; puis, les garçons vont tirer les billets dans l'urne des filles et celles-ci vont tirer les billets dans l'urne des garçons. Bien souvent, le hasard amène des sympathies, des promesses et, au bout de l'année, le mariage.

Chaque Valentin avait donc sa Valentine et chaque Valentine son Valentin. Mais il était admis que le garçon s'attachât plus à la Valentine de son choix qu'à celle à laquelle il était échu. Après la décision du sort, les Valentins offraient des bals à leurs Valentines, et, pendant une huitaine de jours, ils portaient, attachés à la manche, les billets qu'ils avaient tirés de l'urne.

Pour obtenir un résultat tangible, il y a une autre manière que le tirage au sort. En effet, parfois un jeune homme décide qu'il prendra pour Valentine la première jeune fille qu'il rencontrera, le 14 février, en sortant de sa maison. (Cette pratique existait aussi dans le Hainaut, ainsi que nous l'avons signalé).

Il va de soi, bien entendu, que certains amoureux influençaient le sort, en aidant quelque peu le hasard.

Il s'effectuait, entre les jeunes gens, un grand échange de cadeaux, de lettres, d'images ou de cartes illustrées pour la circonstance. L'usage de ces cartes était si répandu qu'on les désignait du nom de « valentines ».

La poste des grandes villes expédiait en masse des déclarations d'amour de tout genre, ordinairement anonymes, ce qui ne manquait pas parfois d'intriguer les uns et les autres.

Ajoutons que le romancier et poète anglais Thomas Hardy, dans son livre « Barbara », n'a pas hésité à faire d'un « valentin » le point de départ de l'intrigue de son roman.

La jeune, l'espiègle, l'étourdie Barbara qui considère l'amour comme un jeu, envoi au fermier Bolwood, un célibataire endurci, un valentin, en l'occurrence une image en relief de format in-octavo, enluminée de couleurs voyantes et portant dans son centre quelconque inscription tendre. La jeune fille prend soin également de munir l'enveloppe d'un cachet de cire rouge portant cette injonction impérative : *Epouse-moi*.

Barbara ne se doutait guère que le grain jeté par elle avec tant d'insouciance était tombé dans un terrain fertile... Elle voulait jouer une farce... L'homme dont par caprice elle troublait la tranquillité, l'aimait déjà... Et ce fut le drame!

Nous ne le retracerons pas, pour rester dans l'unique domaine de la célébration de la Saint-Valentin dont la fête se passe d'une toute autre façon dans le pays de Kent. Là, les filles élevaient en l'honneur des garçons un « simulacre humain » formé de hcux, cependant que les garçons dressaient « une demoiselle de lierre ». Ces deux mannequins étaient, ensuite, brûlés solennellement.

La présence du houx et du lierre et le rite du feu appartiennent au symbolisme païen et l'on ne se tromperait guère en voyant dans la Saint-Valentin une ancienne fête réservée à Freyja, la déesse scandinave de l'Amour.

L'envoi des cœurs

La tradition britannique si bien ancrée cependant dans les idées populaires commençait à tomber en désuétude quand après la guerre 1914-1918, elle reprit en Amérique, mais sous la forme d'envoi de cœurs, pourpres, unis et lisses, en carton, images qui ne ressemblaient plus aux « valentines » anglaises.

L'arrivée en Europe des soldats d'Eisenhower a ramené la célébration de la journée de la Saint-Valentin. Cette implantation chez nous du symbole amoureux a été magnifiquement exploitée par tous les commerçants, fleuristes, marchands de bonbons et de frivolités, qui exposent à leurs vitrines les jolis cadeaux qu'il convient, selon eux, de se faire entre Valentins et Valentines.

Cadeaux à ne pas faire

Enfin, dans l'antiquité déjà, la coutume était populaire. Et l'on cite le cas d'un général romain qui, à cette occasion, fit cadeau à sa dame, de deux cents éléphants pris aux Carthaginois, à l'issue d'une bataille.

La nouvelle propriétaire des animaux fit sensation en emmenant son troupeau d'éléphants dans ses promenades à travers la Ville Eternelle.

Plus tard, le tsar Pierre le Grand, désireux de montrer sa gratitude pour l'hospitalité qu'il avait rencontrée en Angleterre, envoya à la reine de ce pays, lors de la Saint-Valentin, un magnifique bateau.

A l'arrivée du vaisseau dans le port de Londres, la légende se répandit soudain qu'il était chargé de pierres précieuses.

Lorsqu'on constata qu'il n'en était rien, l'on accusa l'équipage de vol et on le mit en prison!

Alex VOLONT.

Histoire et folklore à Molenbeek-Saint-Jean

Molenbeek-Saint-Jean a depuis 15 ans l'histoire de sa commune racontée sur un mur d'école.

En effet, le grand préau de l'école communale N° 13, rue de Koninck, est décoré d'une vaste fresque historique et géographique de Molenbeek. L'on y voit notamment le bombardement de Bruxelles par les troupes du maréchal de Villeroi, la fuite des armées hollandaises en 1830, le pèle-

rinage à l'ancienne chapelle Saint-Jean-Baptiste, l'ancienne léproserie, etc.

Etterbeek n'est donc pas la seule commune à avoir pris une telle initiative. L'extension de l'école de la rue de Gerlache, actuellement en voie d'achèvement, comporte, rappelons-le, une façade décorative décorée d'une céramique racontant l'histoire et le folklore de l'endroit.

CALENDRIER TOURISTIQUE ET FOLKLORIQUE

FEVRIER

1 BRUXELLES : Salle des « Métiers d'Art en Brabant », 6 rue St-Jean : Peintures et Eaux-fortes (jusqu'au 6 février).

BRUXELLES : IV^e Exposition « La Faune marine », 23, rue du Boulet (Bourse). Samedi, de 14 h 30 à 18 h. Dimanche, de 10 à 12 h et de 14 h 30 à 18 heures (jusqu'au 31 mars).

2 LOUVAIN : Fête patronale de l'Université. Messe solennelle dans la Collégiale St-Pierre. Cortège.

12 BRUXELLES : Salle des « Métiers d'Art en Brabant », 6, rue St-Jean : L'Equipe E (graveurs). Jusqu'au 25 février.

27 BRUXELLES : Salle des « Métiers d'Art en Brabant », 6, rue St-Jean : Caritas Catholica (jusqu'au 7 mars).

BRUXELLES : Palais du Centenaire, Salon des Vacances (jusqu'au dimanche 7 mars).

MARS

1 BRUXELLES : Salle des « Métiers d'Art en Brabant », 6, rue St-Jean : Caritas Catholica. Tableaux (jusqu'au 7 mars).

BRUXELLES : IV^e Exposition « La Faune marine », 23, rue du Boulet (Bourse). Samedi, de 14 h 30 à 18 h. Dimanche, de 10 à 12 h et de 14 h 30 à 18 heures (jusqu'au 31 mars).

VIEUX-GENAPPE : A la Ferme du Caillou, exposition permanente de souvenirs napoléoniens, à l'occasion du 150^e anniversaire de la bataille de Waterloo (jusqu'au 31 décembre).

2 LOUVAIN : Carnaval estudiantin. Plusieurs pays seront représentés.

3 DIEST : Première grande foire aux chevaux et foire commerciale.

7 NIVELLES : Cortège carnavalesque et sortie des Géants.

12 BRUXELLES : Salle des « Métiers d'Art en Brabant », 6, rue St-Jean : Métiers d'Art italiens (jusqu'au 27 mars).

15 WATERLOO : Musée Wellington : exposition permanente consacrée aux différentes phases de la bataille de Waterloo, à l'aide de pièces de collections en provenance de Grande-Bretagne (jusqu'au 15 octobre).

21 BRUXELLES (Eglise de la Chapelle) : Pèlerinage à St-Christophe. Bénédiction des véhicules (spécialement des autocars).

28 AARSCHOT : Cortège carnavalesque.

HAL : Cortège carnavalesque.

WAVRE : Cortège carnavalesque.

BRUXELLES : Palais du Centenaire, exposition canine Royale Saint-Hubert (Palais 5).

AVRIL

1 BRUXELLES : Salle des « Métiers d'Art en Brabant », 6, rue St-Jean : Métiers d'Art féminins (jusqu'au 9 avril).

11 ANDERLECHT : Concours du « Bœuf Gras ».

HOEGAARDEN : Procession des « Douze Apôtres ».

Sortie à 8 h 30. Hoegaarden est la seule localité en Belgique où s'est maintenue l'ancienne coutume de faire la procession des Rameaux dans laquelle figure le christ assis sur un âne, accompagné des 12 apôtres et des 4 disciples. La « Confrérie des 12 apôtres » existe depuis le 12 mars 1631. Au Moyen Age, cette cérémonie était célébrée dans l'immense majorité des paroisses belges.

SCHAERBEEK : Grand cortège carnavalesque.

C'est pour la 55^e fois que défile dans les rues de la Commune un des plus beaux cortèges carnavalesques qu'il nous est donné de voir. « Pogge et son épouse », les deux géants locaux, figurent dans le défilé.

Aux environs du :

15 avril : WATERMAEL-BOITSFORT : Floraison des cerisiers du Japon, pruniers, pommiers sur le Plateau des Trois Tilleuls (unique en Europe).

18 BRAINE-L'ALLEUD : Cortège carnavalesque.

19 HAKENDOVER : Grande procession du Divin Rédempteur ».

Ce pèlerinage compte parmi les plus pittoresques, les plus animés et il attire la toute grande foule. Son origine est fort ancienne. La légende initiale le fait remonter à l'an 690.

LEMBEEK : La Marche de St-Veron.

Aussitôt la messe terminée, la procession fait le tour de la localité, accompagnée du clergé, des confréries et de symboles religieux. Puis les compagnies militaires entourant le reliquaire de Saint-Véron s'engagent dans les campagnes pour effectuer le « grand tour » qui ne se termine qu'à 6 heures du soir.

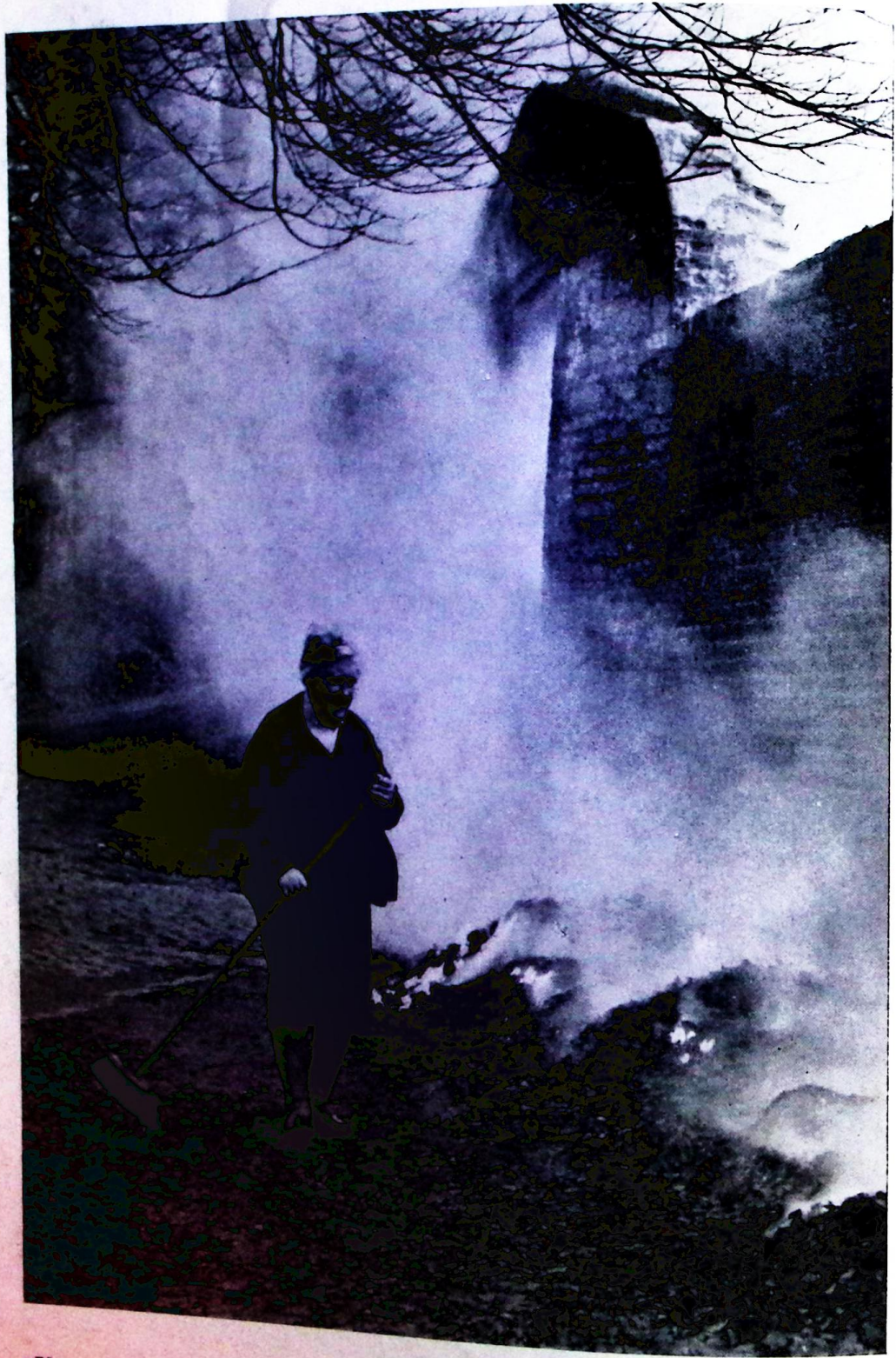
25 GREZ-DOICEAU : Procession de cavaliers : Chevauchée de Saint-Georges.

30 BRUXELLES : Palais du Centenaire : Foire internationale de Bruxelles (jusqu'au 11 mai).



Après une abondante chute de neige en Forêt de Soignes.

(Photo : Coendract)



*Un tapis coloré de feuilles mortes offre un tableau plein d'attrait...
bien qu'à la longue cela devienne un peu fastidieux, estime cette brave
petite femme qui, avec décision et énergie, a formé quelques tas
de feuilles tombées.
Une allumette craque et la fumée tourbillonne autour du mur
d'enceinte de l'ancienne abbaye du Rouge Cloître.*

(Photo : M. Hombroeck)